



## Carmen Bernand

Ethnologue, historienne, anthropologue, sociologue, elle vient de publier un essai sur Garcilaso de la Vega. Rencontre avec une spécialiste des mondes métis. Page 12.

## Marie Depussé

« Les morts ne savent rien », bouleversante chanson d'amour à une mère morte par l'auteur de « Dieu gît dans les détails ». Page 3.

Le Monde

# Des Livres

Vendredi 26 mai 2006

## 1936 NAISSANCE D'UNE MYTHOLOGIE



4 juin 1936 : Léon Blum forme son gouvernement d'union de la gauche. Au même moment, André Malraux écrit son « Carnet du Front populaire ». Pages 6 à 8.

## Fred Vargas

Les fans du commissaire Adamsberg ne seront pas déçus : « Dans les bois éternels » est une réussite. Et aussi un polar de Qiu Xialong, le nouveau Donna Leon... Page 10.

## Gustave Courbet

Dans son étude sur « L'Origine du monde », Thierry Savatier raconte l'histoire de cet événement unique dans l'histoire de la peinture. Essais. Page 9.

## Poches

« Quand vient la fin » et « Retour de barbarie », de Raymond Guérin ; « Un petit homme de dos », de Richard Morgiève ; « L'Enorme Chambrée », d'E. E. Cummings. Page 5.

## LE PRIX GONCOURT EN ROBE DE FÊTE.



28 MAI - FÊTE DES MÈRES

Grasset



Précisions

Mis en cause dans l'article « Peter Handke, un témoin sans histoire » (« Le Monde des Livres » du 19 mai), Serge Regourd nous prie de publier ces précisions : « MM. Fournel et Wallon mettent en cause mes propos publiés dans Le Monde du 16 mai en relevant que je paraissais "méconnaître les usages du théâtre et du statut de la Comédie-Française" et ils invoquent le caractère de droit privé des contrats conclus avec les metteurs en scène invités (ce que j'enseigne...). Mon propos ne concernait ni "les usages", ni les "contrats". Si les auteurs avaient une connaissance élémentaire du droit administratif, ils auraient compris en me lisant qu'il s'agissait bien d'analyser une décision unilatérale (et non un quelconque contrat) au regard du droit des services publics dont les principes s'appliquent pour les services publics industriels et commerciaux comme pour les services publics administratifs. Je maintiens donc l'intégralité de mon argumentaire et de ma conclusion sur le "détournement de pouvoirs". »

Par ailleurs, nous avons omis de signaler le nom de la traductrice de *Mes Voyages avec Hérodote* de Ryszard Kapuscinski (Plon). Il s'agit de Véronique Patte.

Dans un texte publié dans le « New York Herald Tribune » en 1928, Paul Valéry sensibilisait les Américains à l'idée d'Europe

# La Question de l'Europe

En 1928, Paul Valéry a été le critique invité du New York Herald Tribune pour le mois d'avril. Trois des essais qu'il a rédigés pour ce journal, ainsi qu'un entretien avec l'auteur, n'ont jamais été publiés en français. Les manuscrits français de ces articles viennent d'être retrouvés dans une bibliothèque de Chicago, la Newberry Library.

Dans ces textes, Valéry aborde des thèmes qui le préoccupent à l'époque, avec, on le sent vite, la liberté que lui donne la possibilité de se définir sous le regard neuf d'un public étranger. Il y propose, par exemple, une définition audacieuse de la littérature, la comparant à un sport – comparaison qu'il ne reprendra apparemment jamais. Valéry anticipe aussi les critiques potentielles américaines en expliquant les raisons de sa réputation, en France, d'auteur difficile. Un texte important est le dernier essai, La Question de l'Europe, où Valéry saisit l'occasion de sensibiliser le public américain à l'Europe et à son statut dans le monde – avec une certaine fierté. En voici des extraits.

## Paul Valéry

Il y a en Europe une question de l'Europe. Rien n'est plus remarquable que l'activité, et presque l'anxiété, avec laquelle nombre d'esprits de ce côté de l'Océan, se préoccupent de l'existence, ou de la définition à titre d'entité bien séparée, de cette Europe au nom de laquelle ils attachent une signification tout autre que géographique. On se demande, par exemple, si l'Angleterre ou bien la Russie doivent être considérées comme des éléments européens, – si l'on doit opposer l'Europe à l'Asie ou à l'Amérique, ou bien l'ensemble de l'Occident à l'ensemble de l'Orient ?

(...)  
Mais il se trouve que le développement des relations et des contacts entre les parties de la Terre propose désormais à l'esprit humain des problèmes humains si complexes et de dimensions si considérables que les calculs politiques conçus à l'échelle des petites durées et des régions restreintes deviennent peu à peu visiblement illusoire. Les événements se noient, ou

se défigurent rapidement dans le désordre statistique des répercussions. En faisant aujourd'hui acte politique, on peut dire en toute rigueur que l'on ne sait ce que l'on fait.

Peut-être faudra-t-il pour un monde politique nouveau créer laborieusement une terminologie, une technique – et peut-être, une sensibilité nouvelles ?

(...)  
Je vais montrer par un exemple personnel comment un Européen de nature toute spéculative s'est trouvé insensiblement entraîné à méditer sur les questions de cet ordre. Ce n'est point d'aujourd'hui qu'il s'agit ; ni même d'hier. Il faut remonter d'une trentaine d'années le cours du temps. Je ne sais pourquoi, vers cette époque, les entreprises successives du Japon contre la Chine et des Etats-Unis contre l'Espagne me firent une impression singulière. Ce ne furent en soi que des conflits très restreints, où ne s'engageaient que des forces de médiocre importance – et je n'avais, [quant] à moi, nul motif de m'intéresser à ces choses lointaines, auxquelles rien dans mes occupations ni dans mes soucis ordinaires ne me disposait à être sensible. Je ressentis toutefois ces événements séparés non comme des accidents ou des phénomènes limités, mais comme des symptômes ou des prémisses, – comme des faits significatifs dont la signification passait de beaucoup l'importance intrinsèque et la portée apparente.

L'un était le premier acte de puissance d'une nation asiatique réformée et équipée à l'europpéenne ; l'autre le premier acte de puissance d'une nation déduite et comme développée de l'Europe, contre une nation européenne.

Je n'avais jamais songé jusqu'alors qu'il existât véritablement une Europe. Ce nom ne m'était qu'un nom purement géographique, sans aucune signification pour ma sensibilité. Je me sentais Français, je me sentais humain, je ne me trouvais aucun sentiment intermédiaire.

Mais il est des circonstances permanentes de notre vie que nous ne percevons qu'au moment qu'elles s'altèrent tout à coup. Un choc qui nous atteint dans une direction imprévue nous

donne brusquement une sensation nouvelle de l'existence de notre corps en tant qu'inconnu. Nous ne savions pas tout ce que nous étions, et il arrive que cette sensation brutale et brusque nous rende elle-même sensibles, par un effet secondaire, à une grandeur et à une figure inattendues de notre domaine vivant. Ainsi, ce coup indirect en Extrême-Orient, ce coup presque direct dans les Antilles me firent donc percevoir confusément l'existence de quelque chose qui pouvait être troublée, atteinte et inquiétée par de tels événements.

*Je n'avais jamais songé jusqu'alors qu'il existât véritablement une Europe. Ce nom ne m'était qu'un nom purement géographique, sans aucune signification pour ma sensibilité. Je me sentais français, je me sentais humain, je ne me trouvais aucun sentiment intermédiaire*

Je me trouvais sensibilisé à des conjonctures qui affectaient une sorte d'idée virtuelle de l'Europe que j'ignorais jusqu'alors porter en moi.

(...)  
Toute la terre habitable a été de nos jours reconnue, explorée, partagée entre des nations. L'ère des terrains vagues, des territoires libres, est close. Il n'est plus un roc sans drapeau, un désert qui ne soit à quelqu'un. Le temps du monde fini commence. Le recensement général des ressources, la statistique de la main-d'œuvre, le développement des organes de relation se poursuit. Quoi de plus remarquable et de plus important que cet inventaire, cette distribution et cet enchaînement des parties du globe ? Leurs effets sont déjà immenses.

Nous devons désormais rapporter toute politique à cette généralisation dans une enceinte immense mais bornée. Ici commence le conflit qui va se développant chaque jour entre les

habitudes, les ambitions, les affections contractées au cours de l'histoire antérieure, fortifiées par l'hérédité immémoriale, par la culture et les intérêts ou les droits acquis, – et cette condition toute nouvelle et toute-puissante.

(...)  
Ce contraste est devenu éclatant depuis que les modifications du monde extérieur à l'Europe, le réveil de l'Asie, l'entrée ou la rentrée en ligne de populations immenses et de territoires gigantesques ont opposé à la vie et à la politique traditionnelle européennes une puissance croissante qui tend à s'organiser et à s'équiper sur le modèle occidental. La prééminence de notre petite Europe est en jeu. Elle a dominé par la qualité ; mais l'ère de la quantité semble venir. La diffusion des techniques et des méthodes, résultant de la création de la science – c'est-à-dire de la transmissibilité – égalise les qualités. Que va faire, que peut faire l'esprit européen ? Telle est la question profonde et vitale qui sollicite aujourd'hui tant de penseurs de ce côté de l'Atlantique.

*Cet essai est paru d'abord en anglais sous le titre The Question of Europe, traduit par Malcolm Cowley et publié dans le New York Herald Tribune, Sunday, April 29, 1928.*

*Une table ronde sur ces nouveaux textes aura lieu au Centre parisien de l'université de Chicago (6, rue Thomas-Mann, Paris-13<sup>e</sup>), le vendredi 26 mai 2006, de 16 h 30 à 19 heures.*

*Ils paraîtront ensuite, accompagnés des actes de la conférence (édités par Jane Blewins), sous le titre « Trois inédits de Paul Valéry » dans la publication du Centre, Cahiers Parisiens/Parisian Notebooks, n° 3, sous la direction de Robert Morrissey.*

**Proposer un texte pour la page « forum » par courrier :**  
[mondedeslivres@lemonde.fr](mailto:mondedeslivres@lemonde.fr)

**par la poste :**  
Le Monde des livres,  
80, boulevard Auguste-Blanqui,  
75707 Paris Cedex 13

## AU FIL DES REVUES

# La situation de l'édition en débat dans « Lignes »

LA LIBRAIRIE va mal et l'édition ne se porte guère mieux. Plutôt que de se laisser gagner par l'inquiétude que cet avis de gros temps peut nourrir, la revue *Lignes*, qui consacre la totalité de son n° 20 à la situation de ces deux maillons-clés de la chaîne du livre, s'est efforcée de dépasser ce simple constat grâce à la qualité de la vingtaine de contributions qu'elle a recueillies.

Ainsi, le chercheur Jean-Marc Levent est très convaincant quand il décrit le recul de la place des livres « face à l'extension des nouveaux moyens de communication (...) qui, s'ils ne rivalisent nullement avec le livre, le concurrencent dans le temps qu'ils requièrent et l'investissement financier qu'ils nécessitent ». La réponse de

Valérie Martin, intitulée « La librairie est un sport de combat », n'est pas moins percutante. « Nous avons perdu des lecteurs en laissant croire que les libraires étaient des gardiens du temple », dit-elle, avant d'inviter ses collègues libraires à mener le combat : « Nous devons revendiquer notre liberté d'achat, nos conditions financières, nos choix éditoriaux... »

« Silence » et « passivité »  
Une même indignation perce dans les contributions de Thierry Guichard, qui dirige le mensuel *Le Matricule des anges*, et de Laurence Viallet, traductrice et animatrice des éditions Désordres, après avoir collaboré à trois maisons différentes en sept ans. Faisant le constat qu'aujourd'hui, « on ne brûle plus les livres que par le silence et la passivité », elle entend « conserver l'absolu de la littérature : continuer à faire exister une littérature folle, enragée, violente, ignominieuse, vivante ».

Ils appartiennent à cette génération dite « intello précaire », sur laquelle Yves Pages mise pour contrecarrer l'influence liée au recrutement systématique des nouveaux cadres de l'édition dans les écoles de commerce, ce qui entraîne « une mutation décisive des mentalités ». Parmi les dangers qui planent sur l'édition

en France, cela devient un truisme de dénoncer le mouvement de concentration qui s'est accéléré. Pour Jérôme Vidal, un des éditeurs d'Amsterdam, jeune maison spécialisée en sciences humaines, il existe d'autres « points aveugles », notamment ceux liés au désir de lire et aux pratiques de lecture.

Jérôme Vidal a en ligne de mire les manuels scolaires qui, selon lui, « fonctionnent de plus en plus, comme des "non livres" », et risquent de « détourner leurs utilisateurs de la lecture d'essais ». Dans la suppression des notes et des références aux ouvrages précédents, il y a en germe la menace d'une uniformisation de la production. François Boddaert, qui dirige les éditions Obsidiane, appelle à la vigilance. Car « la vraie question, dit-il, la seule en vérité, tient à l'éducation nationale ! C'est elle qui détient la clé ouvrant sur la curiosité des générations en formation ».

Enfin, ultime note positive, l'éditeur François Maspero rappelle qu'à ses débuts, en 1959, « un des gros problèmes (...) c'était la diffusion-distribution », qui s'est nettement améliorée depuis. ■

ALAIN BEUVE-MÉRY

*Lignes* n° 20, mai 2006, 208 p., 17 €.

## LETTRE DE ROME

# Un feuilleton d'Alessandro Baricco dans « La Repubblica »

PROPOSER en feuilleton un essai sur la décadence de la culture contemporaine, dominée par l'éphémère et la superficialité, c'est l'étonnant projet dans lequel s'est lancé Alessandro Baricco, le célèbre écrivain dont les romans sont traduits dans le monde entier. Depuis quelques jours, en effet, le quotidien *La Repubblica* publie les différents épisodes d'une réflexion intitulée *I barbari* (*Les Barbares*), que l'auteur de *Soie* (Albin-Michel, 1997) écrit au jour le jour.

Avec son style habituel mélangeant le ton confidentiel et la volonté de surprendre, explications didactiques et expressions familières, références littéraires et hommages à la culture populaire, Beethoven et Mickey, Walter Benjamin et *L'Echo des savanes*, Baricco présente son projet comme « une tentative d'écrire en pensant », pour essayer d'appréhender la mutation en cours, souvent perçue comme une phase de décadence annonçant l'arrivée d'une nouvelle génération de barbares. Une menace dont beaucoup d'intellectuels parlent, mais qui, pour le romancier italien, reste une nébuleuse imprécise et peu compréhensible. D'où le besoin d'y réfléchir en public et sur un journal, en acceptant le défi d'une écriture sans filet, proposée « au milieu des abats du

monde ». Cette réflexion confiée à un support qui peut très bien se retrouver à la poubelle le lendemain donne lieu à un discours nécessairement fragile et instable, à l'origine d'une pensée en devenir, qui « ne peut pas revenir en arrière » et s'éloigne des codes traditionnels de l'essai.

Avec cette nouvelle initiative, une fois de plus, Baricco crée la surprise, fait discuter et s'attire les critiques acérées de ses détracteurs. « Baricco est le numéro un de la communication et le numéro zéro de la littérature », écrit par exemple un lecteur ulcéré sur le site de *La Repubblica*, où toutefois les centaines de messages favorables laissés par ses nombreux lecteurs montrent que le gros de son public lui reste acquis. Comme déjà il y a quelque temps, lorsque l'auteur d'*Océan mer* avait attaqué publiquement deux des plus célèbres critiques italiens, Piero Citati et Giulio Ferroni, en leur reprochant de condamner ses romans sans aucune véritable analyse critique, en se limitant seulement à quelques petites phrases assassines. Selon l'écrivain, cette attitude exprimerait avant tout un manque de respect pour tous ces lecteurs qui, dans ses livres, reconnaissent malgré tout une forme de littérature. « Je sais que pour Citati et Ferroni mes livres

sont à la littérature ce qu'un fast-food est à la cuisine française », a écrit Baricco toujours dans les pages de *La Repubblica*, mais « s'ils n'ont pas le courage ni la capacité de les aborder sérieusement, qu'ils laissent tomber et se taisent ». Bien évidemment, l'attaque contre les « mandarins de la critique » a suscité de nombreux débats sur le rôle de la critique littéraire et sur la relation à la culture contemporaine du monde intellectuel. Des thèmes qui pourraient revenir aujourd'hui dans le feuilleton de Baricco, qui, au rythme de deux ou trois épisodes par semaine, devrait tenir en haleine ses lecteurs et alimenter les discussions pendant plusieurs mois. ■

FABIO GAMBARO

**ECRIVAINS**  
les Editions Bénévent publient de nouveaux auteurs

*Pour vos envois de manuscrits :*  
Service ML - 1 rue de Stockholm  
75008 Paris - Tél : 01 44 70 19 21  
[www.editions-benevent.com](http://www.editions-benevent.com)

**Le Monde Economie**  
chaque lundi avec

**Le Monde**  
DATÉ MARDI



# Marie Depussé, maux d'amour

Dans son sixième livre, l'auteur de « Dieu gît dans les détails » a recueilli la parole de ses frères et sœur après la mort de leur mère. Résultat : un ouvrage à quatre voix, d'une justesse bouleversante

**N**ée un 31 décembre 1935 et vivante jusqu'à ce jour. » Voilà la biographie officielle de Marie Depussé. Aussi lapidaire que polysémique. Faut-il y voir une boutade, l'expression d'un étonnement, d'une prouesse dérisoire ? Quelque chose que l'on clame haut et fort comme pour s'en persuader ? Non. C'est plus simple, plus sincère. « Je suis obsédée par le côté funéraire des gens. Accumuler les petits faits d'armes les uns derrière les autres me paraît si proche du cimetière. On n'attend plus que la date qui viendra clore la liste... Je préfère dire que je suis vivante. »

Vive, drôle, sensuelle. Chez Marie Depussé, on est d'abord saisi par une voix. Une voix qui parle. « Les gens parlent rarement. Ils font du bruit avec des mots, mais ils parlent rarement. » De quoi parle-t-elle cette longue dame brune ? De La Borde, par exemple, la célèbre clinique psychiatrique fondée par Jean Oury et Félix Guattari dans un château du Loir-et-Cher. Il y a des années, après une agrégation de lettres classiques et parallèlement à un brillant parcours universitaire – aux Etats-Unis, à la Sorbonne, puis à Jussieu où elle enseignait la littérature –, Marie Depussé a décidé de travailler dans cet « asile ». (Un joli mot, asile, pour ceux qui tentent de guérir, de grandir, de rejoindre, peut-être un jour, « une vie raisonnable » tout en gardant au cœur « le poinçon d'une nostalgie »).

**LES MORTS NE SAVENT RIEN**

POL, 256 p., 18 €.

Quand elle n'enseigne pas à Paris, Marie Depussé vit donc à La Borde, une partie du temps, dans une « cabane » construite par son père et qu'elle décrit comme « une petite maison en bois avec, pour jardin, le parc du château ». Autour de ce parc, il n'y a pas de mur. « Quand on cultive des fleurs, on cultive le paysage... » Au début, elle faisait le ménage, la vaisselle et des permanences où, dit-elle, elle s'occupait des « fous ». Dans sa bouche, ça n'a pas l'air d'un gros mot. Plutôt d'un mot tendre. Elle sait que les malades n'y voient aucune malveillance. On comprend pourquoi en lisant son premier livre, *Dieu gît dans les détails* (POL, 1993). Dieu et non le Diable, car « il y a au-dessus de La Borde un ciel de gentillesse, une nébuleuse discrète (...) qui autorise à vivre, dans le détail, de pauvres vies tordues. On peut l'appeler

Dieu, si l'on veut. Une sorte de présence de Dieu, qui nous emmènerait chez le dentiste. J'ai toujours rêvé de cela, pas vous ? ».

Aujourd'hui, Marie Depussé continue de faire à La Borde des « séminaires » de littérature. Cela se passe dans la chapelle du château. « J'utilise un texte photocopié et je commence comme je commencerais à la fac. Une plongée dans le texte. Les malades ont du mal avec l'"avec" : je les oblige à être "avec" Beckett, "avec" Duras ou Flaubert. Toutes leurs demandes traversent ce filtre de "l'avec". Au bout de deux heures, je suis épuisée, mais eux me disent : "Ah, ça va beaucoup mieux !" Quelque chose est donc passé... »

**Intransigeance généreuse**

Quelque chose qui touche aux pouvoirs d'évocation de la littérature, mais qui rappelle aussi cette évidence que lire, c'est « s'assujettir à l'autre », « se soumettre à ce qu'il a envie de dire entre une virgule et un point ». « J'ai toujours fait cela avec plaisir, avec exactitude, avec une sorte de violence, aussi, qui vous contraint à vous débarrasser d'une part de vous-même. »

Décidément, on y revient toujours. Parler, dire, écrire... : Marie Depussé ne prend rien à la légère. Il y a, chez cette femme, une forme d'intransigeance généreuse. Le degré zéro de la complaisance. « L'écriture, dit-elle, il faut que ça s'inscrive, que les mots rayent un peu une surface, sinon, il n'y a rien. » Le plus étonnant, c'est la façon dont cette rayure se fait, sans lourdeur. Si les mots griffent, c'est avec une grâce légère, comme un diamant ou le chaton d'une bague qui vous effleure à peine mais vous laisse une coupure d'une précision aiguë. Les mots, les situations semblent toujours chez elle d'une simplicité fondante – une promenade à vélo qui tourne à la trahison, le boudin noir qui, sous l'Occupation, signifie le mensonge et la couardise, le non-dit « encrypté dans la chair », la judaïté escamotée, le désastre de la mort d'une mère quand « il n'y a plus de voix à la maison »... Ce sont des touches infimes qui veulent tout dire. Des images auxquelles on se demande pourquoi on n'y a jamais pensé soi-même et qu'on voudrait noter. Tous ses livres fonctionnent ainsi. Avec ce charme-là. Depuis *Dieu gît dans les détails*, jusqu'à – admirez l'art des titres... –, *Est-ce qu'on meurt de ça ?* (1996), *Là où le soleil se tait* (1998), *Qu'est-ce qu'on garde ?* (2000) ou ce dernier, *Les morts ne savent rien* (1).



Marie Depussé à La Borde, en avril 2006. LAURENT VILLERET/DOLCE VITA

L'histoire ? Difficile à résumer. Ou trop facile. Il y a d'abord l'enfance, la guerre. La vie heureuse dans le Morvan et le déracinement lorsqu'on « monte » à Paris, la violence sourde à l'école de la rue de Bouvines. Et puis la mort de la mère, au centre du livre, comme un séisme pour les quatre enfants. Ensuite, chacun d'eux s'efforcera « à sa pauvre manière », de continuer. « Chacun dans notre coin, nous demeurions (...) des idiots farouches », écrit Marie Depussé. Jusqu'à ce qu'elle, la sœur aînée, décide d'aller vers les trois autres pour les faire parler, les « confesser » et retrouver « la parole perdue de la mère ».

C'est ce « voyage » que raconte *Les morts ne savent rien*. Marie Depussé est partie d'une boule opaque, d'un « nœud » – « vous savez, ce nœud dont parle Faulkner, dans sa préface au Bruit et la fureur » – et elle a décidé de s'y attaquer en cernant la perte « de plusieurs côtés », avec une grande liberté, en « laissant le champ libre à tout ce qui pouvait venir »... Au fil du récit, la mélancolie laisse place à la joie d'accueillir et de faire sien, le temps d'un livre, la parole de l'autre. L'écriture enveloppe la peine.

En prologue à ces pages, l'auteur a placé cette phrase : « Ce texte écrit à quatre voix est une chanson d'amour. » Un hymne à la mère morte, mais aussi la mélodie d'un chœur. Celui de quatre frères et sœurs qui livrent leurs émotions et leurs souvenirs. Marie Depussé a, dit-elle, fait office de « scribe ». « Le scribe ne sait pas ce qu'il écrit, mais s'il n'y avait pas de scribe, il n'y aurait rien » dit-elle en citant un sémioticien. Elle a recueilli cette parole qu'elle a « sertie » dans un roman. L'un de ses frères s'est moqué d'elle : « C'est bien ton truc, on rêve, on parle, on pleure, c'est efficace, une sorte d'analyse au mortier et à la pelleuse. »

L'analyse, elle en a fait l'économie. Mais la pelleuse l'a fait sourire. Tout le livre lui a fait l'effet d'un chantier. Un chantier qui l'habitait jour et nuit et qui la débordait. Des flots de mémoire involontaire, de scènes, d'impressions : « C'était très lourd, je soulevais des machines. Il me semblait que je ne dépasserais jamais les fondations. » Mais la catharsis a fonctionné : « Plus le livre avançait, plus je dérivais vers la passion d'entendre mes frères et sœurs... C'est étrange les relations dans une fratrie. On sait s'aimer, on

croit se connaître. Mais, est-ce la confusion des origines ? Le fait que l'on ait habité le même ventre ? Il y a comme un interdit très ancien. Des questions qu'on ne pose pas. On n'a aucune idée de l'image qu'ils se font de nous, comme si on s'approchait d'un miroir qui vous aveugle ».

L'un des frères est mort avant d'avoir vu l'ouvrage en librairie. N'empêche. « On a tous été modifiés par ce livre, dit Marie Depussé. C'est vraiment un récit à quatre voix. » Un texte libre et libérateur. « J'écris comme d'autres jardinent, remarque Marie Depussé. Ce n'est pas douloureux. C'est comme chez Proust, lorsque la grand-mère de Swann se promène dans le jardin, arrache une mauvaise herbe, coupe une fleur fanée... » Elle dit cela simplement. Il y a du rire dans sa voix. Vivante, Marie Depussé ? Subrepticement, oui, la vie est là, devant soi.

Ça fait un bien fou. ■

FLORENCE NOUVILLE

(1) Tous chez POL. Marie Depussé a aussi publié chez Calmann-Lévy *A quelle heure passe le train...* Conversation avec Jean Oury (2003).

## Laveggi, Erdogan, deux femmes pour un éloge de la brièveté

**L**ucile Laveggi a toujours eu l'art de la concision. Non pour être allusive, mais au contraire pour affirmer avec netteté, sans détours, ce qu'on répugne souvent à dire, voire à s'avouer à soi-même.

Des trois romans qu'elle a publiés depuis 1992 (1), le premier, *La Spectatrice*, est le plus long (142 pages), chronique pertinente et acide d'une génération qui a prôné la révolution avant de s'abîmer dans l'embourgeoisement. *Une rose en hiver* (1996, 88 pages) est, à travers les derniers jours d'une mère, une réflexion sur la mort dans la société contemporaine, et la manière de l'évacuer, par peur – anonymat de l'hôpital, disparition rapide. Quant à *Damien* (2000, 94 pages), c'est une brève et émouvante évocation du cinéaste Jean Eustache, qui s'est suicidé en 1981.

Avec *Le Sourire de Stravinsky*, c'est la figure d'un père qui est au centre du récit. Une femme veut écrire un livre sur Igor Stravinsky, mais elle doit veiller sur son vieux père. « Il ne sort de sa carapace que pour émettre des signes d'humeur négative » et, bien entendu, ne s'enquiert pas du travail de sa fille sur le musicien. Lorsqu'elle lui a fait part de son projet, « il a fait la moue, sa

petite moue ravageante, et il s'est mis à siffloter. Elle avait une jambe de bois, la chanson de music-hall que Stravinsky a insérée dans Petrouchka ».

La narratrice dit avec précision l'aliénation qu'est cet accompagnement, la tristesse, mais aussi la répulsion suscitée par ce père renonçant à tout, s'absentant du monde avant même de le quitter. Face à cette désagrégation surgit l'image de Stravinsky, octogénaire, se mettant « à son piano, deux heures, le matin, pour repousser la mort, qui l'effraie ».

D'un côté une existence contrariée : une passion pour le violon découragée par une mère revêche ; une carrière militaire interrompue à cause d'une épouse trop malade pour supporter le climat du Maroc, où le père était en garnison. Le violon, longtemps compagnon des mauvais jours, rangé au-dessus d'une armoire, et l'ennui du quotidien dans la vie civile. D'un autre, un destin fait de combats et d'exils, d'échecs et de victoires, et dont le renoncement, jusqu'au dernier jour, est absent. Stravinsky et « son sourire de chat ». « C'est pour que j'y voie, souligne la narratrice, entre les plis qui encadrent sa bouche, le souvenir de ses combats et la splendeur de sa musique. »

Dans le parallèle entre un visage qui s'efface – le père – et le fameux sourire de Stravinsky « mystérieux et grinçant » – « Si je pouvais dire tout ce que son sourire contient, mon livre serait déjà écrit » –, le livre commence à s'écrire. Puis le père meurt et Stravinsky semble prendre toute la place. Mais pourquoi Stravinsky, entre tant d'autres musiciens, par exemple Maurice Ravel, le préféré du père,

**PARTI PRIS**  
**JOSYANE SAVIGNEAU**

dont la fille découvre une photo en militaire, cachée dans un livre ? Ravel qui a écrit à Stravinsky en 1923 pour dire combien il a aimé *Noces*. Serait-ce à cause de cette *Histoire du soldat* (texte de Ramuz), où le son du violon est si strident, où Stravinsky conduit le soldat « vers sa chute (...), le pousse sans pitié dans la trappe du néant » ?

Et si elle avait choisi Stravinsky à cause de son père, qui n'a su être ni vraiment musicien, ni tout à fait soldat ? Du reste, ne se ressemblent-ils pas, physiquement ? A la fin du récit, la question reste en

suspens, mais tout le livre de Lucile Laveggi a donné la réponse.

La brièveté et la précision sont aussi les qualités d'Asli Erdogan. Elle est née en 1967 à Istanbul. Après des études de physique, elle est partie pour Rio « et depuis, précise son éditeur, elle voyage régulièrement à travers le monde ». Cette nomade écrit des poèmes et des romans. *Le Mandarin miraculeux* est son deuxième livre traduit en français, après *La ville dont la cape est rouge* (2).

A travers les déambulations nocturnes, dans Genève, d'une femme blessée, c'est toute une vie liée aux interdits et aux dangers qu'évoque Asli Erdogan. Sa narratrice est doublement blessée. L'homme qu'elle aimait l'a quittée, et peu de temps après, elle a été atteinte d'une curieuse maladie. Elle va perdre l'œil gauche, porte un affreux pansement et se souvient de cette phrase du *Mahâbhârata* : « L'amour a un œil de trop. »

« Genève est l'endroit rêvé pour se promener la nuit au hasard des rues. Avant tout, cette ville est sûre jusqu'à l'ennui. » Rien à voir avec les dangers qu'elle bravait, adolescente, dans son pays, quand elle voulait sortir seule, tard le soir. Pour échapper au destin des femmes turques, elle a choisi l'exil. Avec Sergio, elle a cru trouver un

amour qui la sauverait de son étrange mal de vivre. Mais lui aussi l'a renvoyée à sa solitude, aggravée par sa blessure au visage, qui détourne presque tous les autres d'elle.

Alors elle marche et elle écrit, le soir généralement, dans des cafés. Elle s'est inventé un double de fiction, qu'elle appelle Michelle, et qui contrairement à elle ne prendrait pas « les choses trop à cœur » – selon le mot du médecin qui tente de soigner son œil.

« Quand Michelle est en marche, elle tient tête au monde entier. » « Comme Sergio, elle est infatigable dans sa quête d'amour et de bonheur. » Mais même les personnages de fiction meurent, en rappelant que, définitivement, « nous étions seuls dans ce voyage vers nous-mêmes ». ■

**LE SOURIRE DE STRAVINSKY**  
de Lucile Laveggi.  
Gallimard, « L'Infini », 92 p., 9,50 €.

**LE MANDARIN MIRACULEUX (Mucizevi Mandarin)**  
d'Asli Erdogan.  
Traduit du turc par Jean Descat, Actes Sud, 112 p., 13,80 €.

(1) Tous chez Gallimard, « L'Infini ». (2) Actes Sud, 2003.



ZOOM



**L'OISEAU EST MALADE**, d'Arnon Grunberg  
Christian Beck sait bien que la mort frappe là où on ne l'attend pas. Trop d'espoir est dangereux et, depuis plusieurs années, il se prépare au pire. Mais quand sa femme, qu'il surnomme « l'Oiseau », tombe gravement malade, Beck se découvre une vocation amoureuse. Témoin résigné du mariage de sa femme avec un demandeur d'asile beau et vigoureux, Beck laisse s'accomplir son destin sans pathos – cynique sans illusions sur le cynisme. Avec ce roman, dont certains chapitres virtuoses sont un vrai ravissement, Arnon Grunberg nous propose le trajet ironique d'un personnage défait dès les premiers mots. Plus primitif et plus sommaire que chez Musil, moins tragique et moins

complaisant que chez Stangerup, c'est pourtant de cette famille-là que Beck est le petit-fils, petit-neveu ou petit-cousin à la sauce hollandaise. *N. C. A.*  
Traduit du néerlandais par Anita Croncas, Actes Sud, 416 p., 23 €.

**L'EXPÉDITION D'HUMPHRY CLINKER**, de Tobias Smollett.  
Un gentleman-farmer hypocondriaque, suivi de sa pittoresque famille, traverse l'Angleterre et l'Écosse du XVIII<sup>e</sup> siècle, posant sur les vices de son temps un regard ironique. Picaresque, épistolaire, satirique..., Tobias Smollett n'hésite pas à mêler les différentes formes du romanesque pour le plus grand plaisir de son lecteur. L'intrigue, avec ses enfants supposés et ses mariages, sert de prétexte à de longues dissertations sur l'âme humaine ou le progrès, et aux portraits de personnages hauts en couleur. Et il est heureux que ce roman, qui n'avait plus été édité depuis 1955, soit de nouveau disponible en français. *M. Fa.*  
Traduit de l'anglais par Sylvie Kleiman-Lafon. Phébus, 420 p., 22 €.

**LE MARCHAND DE PASSÉ**, de José Eduardo Agualusa  
Cet Angolais qui vit surtout au Brésil est apprécié en Europe pour son style précis, sa culture considérable et le regard savant, parfois presque hautain, qu'il porte sur ses semblables. A Luanda, un faussaire procure des identités à ceux qui redoutent leur passé. Il dialogue en rêve avec le narrateur dont une métempycose a fait un gecko. Le projet littéraire, on le voit, n'est pas commun, mais il est parfaitement réalisé et permet à l'auteur de dissenter sur le rôle de l'identité, des photos, du rêve... et des écrivains. Avec parfois des interrogations socratiques : « Est-il plus important de témoigner de la beauté ou de dénoncer l'horreur ? ». *J. Sn.*  
Traduit du portugais (Angola) par Cécile Lombard, éd. Métailié, 132 p., 15 €.

**MILARÉPA, ŒUVRES COMPLÈTES : La Vie et Les Cent Mille Chants**, suivi de **Dans les pas de Milarépa**, de Marie-José Lamothe.  
Pour la première fois en France, les œuvres de Milarépa, ermite-poète tibétain des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, sont réunies en un seul volume, dans la traduction de Marie-José Lamothe. *Les Cent Mille Chants*, poèmes qui permirent la transmission de l'enseignement et de l'expérience spirituelle de cet ascète, avaient été publiés chez Fayard en trois volumes, dans la même traduction, entre 1986 et 1993. Ils sont précédés de *La Vie*, récit des aventures qui précédèrent son existence de yogi. Cette somme, mémoire du bouddhisme tibétain, est aussi l'œuvre de sa traductrice, Marie-José Lamothe, décédée en mars 1998. C'est pourquoi *Dans les pas de Milarépa*, récit d'un de ses pèlerinages au Tibet, suit très logiquement, dans ce volume, les textes auxquels elle a consacré toute son existence. *M. Fa.*  
Traduit du tibétain par Marie-José Lamothe. Fayard, « Les indispensables de la spiritualité », 1 140 p., 22 €.

**EMILIA ET LE SEL DE LA TERRE**, de Yossi Sucary  
Dans *Les Arabes dansent aussi* (Belfond, 2003) ou *Et il y eut un matin* (éd. de L'Olivier, 2006), l'Arabe israélien Sayed Kashua disait comment il se trouvait écartelé entre sa loyauté à l'État hébreu et sa fidélité au peuple palestinien. Yossi Sucary, lui, écrit la difficulté d'être un juif séfaraïde en Israël. Déchiré entre son attachement à sa grand-mère Emilia, qui considère ce pays « comme un lieu de perdition » auquel elle a toujours refusé de s'adapter, et son désir de s'intégrer à la vie israélienne, le jeune Yossi est perdu. D'autant qu'à l'école, on ne cesse de « traiter les Arabes de démons ». Tantôt en colère, tantôt résigné, Yossi Sucary écrit, avec justesse, la détresse du jeune homme qu'il fut. *E. G.*  
Traduit de l'hébreu par Ziva Avran. Actes Sud, « Lettres hébraïques », 155 p., 16 €.

# Le périple d'un physicien cubain à la recherche de « l'algorithme de l'amour » Jésus Díaz, le diable aux trousses

**LES QUATRE FUGUES DE MANUEL**  
(*Las cuatro fugas de Manuel*)  
de Jésus Díaz.

Traduit de l'espagnol (Cuba)  
par François Maspéro,  
Gallimard, « Du monde entier »,  
286 p., 18,90 €.

Des nombreux tracas que doivent affronter les ressortissants cubains, il y en a au moins trois que l'écrivain Jésus Díaz, mort en 2002, connaissait particulièrement bien : l'intolérance politique, l'absurdité bureaucratique et la nécessité de mettre le plus d'eau possible entre soi et son pays d'origine.

Compagnon de route de la révolution cubaine, responsable de la mythique revue littéraire *El Caimán barbudo*, puis victime du régime castriste et acculé à l'exil en 1991, Jésus Díaz savait par cœur à quels murs épais peut se heurter un homme épris de liberté. Aussi n'est-ce pas un hasard si ce livre, son testament d'une certaine façon (il a paru l'année de sa mort), s'empare de ces sujets à travers le personnage plein de lumière d'un jeune homme en cavale. Ce garçon, Jésus Díaz l'a bien connu. Sous un nom de famille différent, mais avec le même prénom, Manuel, son histoire extravagante ressemble à celle que raconte le grand écrivain dans son roman – et à la sienne propre, par la même occasion : comment un créateur, quel que soit son domaine, peut se trouver menacé dans son art (si ce n'est dans sa vie) par le tracé des frontières, le

soupçon, la maladie du pouvoir et celle, encore plus grave, de la bêtise.

Ses talents, Manuel ne les exerce pas dans la littérature, mais dans la physique. Pour être précis, Manuel Desdín, Cubain de 21 ans, est « *atlichnik* », autrement dit « champion » à l'Institut de physique des basses températures de Kharkov. C'est encore (pas pour longtemps) l'époque d'avant l'écroulement du bloc de l'Est, quand les citoyens des pays frères venaient étudier dans les universités soviétiques. Devant un écran d'ordinateur, il a réussi à trouver la formule permettant d'approcher le zéro absolu, à « 5 Kelvin », et de s'y maintenir. Convaincu qu'il peut devenir « le plus grand physicien du monde », il s'apprête à poursuivre ses recherches, d'autant que celles-ci lui permettront peut-être de récupérer l'amour d'Erika Hesse, l'« *ambitieuse Bolivienne* » qui l'a quitté. Tout va bien ? Non, car le monde tremble autour de Manuel. La perestroïka, puis la chute du mur, le coup d'État contre Gorbatchev et l'apparition de Boris Eltsine ont violemment rebattu les cartes. D'une absurdité organisée, l'ex-Union soviétique passe progressivement à une autre, complètement chaotique.

**Périple dantesque**

Menacé d'être réexpédié manu militari à Cuba (du moins le croit-il), Manuel prend donc ses jambes à son cou et entame un périple dantesque à travers l'Europe, avec retours provisoires (et douloureux) à la case départ. Des « fugues », mais avec vue kaléidoscopique sur l'enfer. Jésus Díaz a construit son récit de telle façon que le

personnage de Manuel paraît sans cesse talonné par le diable en personne, lui qui ne veut rien d'autre que chercher « *l'algorithme de l'amour* ». Et retourner à Cuba, bien sûr, mais seulement quand il aura mené à bien ses recherches. En même temps qu'il lance son personnage dans ces tours de piste absurdes, Jésus Díaz y propulse aussi son lecteur : la narration progresse pratiquement sans temps mort, sans digression, juste emportée par les déplacements de Manuel, de Kharkov à Moscou, de Berlin à Bâle, de Berne en Ukraine et de là en Allemagne, avec un crochet par les prisons de la frontière soviéto-finlandaise. Le fil conducteur, c'est ce pronom qui se répète encore et encore : « *il* », Manuel, l'homme seul entre les grandes dents de l'Histoire, poussé dans « *un interminable voyage en aveugle* » et sans cesse menacé de disparaître.

Partout, des bureaucraties le rejettent. Avec cet humour presque potache qui caractérisait déjà ses précédents livres, *Sibérienne* par exemple (Gallimard, 2002), Jésus Díaz montre à quel point l'absurde est partout, pas seulement derrière le rideau de fer. Chez cet humanitaire suisse probablement très bien intentionné, par exemple, qui reproche à Manuel de vouloir fuir Cuba, « *un petit pays qui était un authentique exemple pour le monde* ». Parce qu'il n'est pas le serviteur des pouvoirs, son héros est soupçonné de l'être encore plus que les autres – perversité à toute épreuve. Mais au-delà du malheur, au-delà même de la drôlerie (les réactions de Manuel face à la propreté suisse ou le fait que tous les trains portent des noms d'écrivains, Gogol, Tchekhov, Kafka, Tourgueniev...), c'est par sa lumière et sa charge d'espoir que ce livre frappe le plus. Car Manuel finit par atterrir en Allemagne, où Díaz en vient à le considérer comme un second « *fil* ». Ensemble, ils travailleront à un journal (l'ancêtre de *Encuentro*, la fameuse revue littéraire créée par Jésus Díaz ?) Ensemble, surtout, ils partagent le récit – celui qui l'a vécu et celui qui l'a écouté – et ensemble, ils le portent, comme une autre patrie. Une qui ne trahira jamais. ■

RAPHAËLLE RÉROLLE

**Extrait**

« Avant de se décider à pousser la porte, il se recommanda à Ekeko, le dieu tutélaire des Aymaras, à la présence duquel il avait été habitué par Erika Hesse, la Bolivienne qui avait pris possession de

son cerveau avec autant de force que la physique et qui, pour son malheur et sa tristesse infinie, ne vivait plus à Kharkov. Il poussa la lourde porte en bois ocre avec une certaine violence, conscient qu'il devait évacuer le

souvenir d'Erika s'il voulait conserver ses idées en ordre. Il entra dans l'Institut et, tout de suite, fut saisi de la même émotion qu'un croyant qui franchit le seuil de l'église le jour de son mariage. » (p. 13)

## La remarquable évocation d'une figure fascinante : Oscar Wilde Itinéraire d'un dandy déchu

À en juger par le nombre de livres consacrés à Oscar Wilde, le personnage continue de nous hanter. Est-ce le trajet exemplaire de la gloire au martyre, toujours fascinant ? A l'image du dandy, brillant, provocant, insolent, succéda, peu après ses 40 ans, celle de l'homme déchu, brisé par un procès qu'il ne chercha pas à éviter et par deux ans de travaux forcés, tel que nous le montre Toulouse-Lautrec dans un tableau où il ressemble à une vieille femme vaincue par la vie, maquillée tout de même, assise bien droite et encore digne.

Après la biographie de Richard Ellmann qui fit date (et à laquelle on peut se reporter avec profit), celle de Pascal Aquien nous présente une interprétation encore différente : un personnage complexe, qui s'employa à se construire lui-même avec une énergie inlassable, non pas un éphémère alanguiné, mais un individu combatif, doué d'un sens certain des affaires, préoccupé par l'argent, qui lui fit toujours défaut ; non pas l'amoureux transi et souffrant du terrible et beau lord Douglas, mais un homme à « *la vie affective et sexuelle foisonnante* ».

Comme Gide (qui eut l'occasion de le voir de près lors d'une escapade algérienne) l'avait compris, « *Wilde avait su se créer, par-devant son vrai personnage, un amusant fantôme dont il jouait avec esprit* ». Il jouait, Wilde, en représentation. Comme sa mère, qu'il admirait, la spectaculaire Speranza.

On le suit à l'école de Portora où il lit déjà les classiques, à Oxford, un lieu d'enchantement, qui, avec son incarcération, représente « *l'un des deux grands tournants de sa vie* », puis à la conquête de Londres, puis dans sa tournée de conférences en Amérique : sur les planches, toujours, un acteur consommé qui jouait avec superbe son propre rôle (« *les scènes où il paraissait étaient préparées comme un décor* »), excessif, contradictoire, outrancier, assurant sans vergogne sa propre promotion, transformant dans ses lettres de modestes succès, voire des échecs, en une tournée triomphale. Pour qui ne se laissait pas séduire, un personnage exaspérant (ce que pense d'ailleurs Henry James qui le trouve « *répugnant et stupide* »). On le voit se contredire, se montrer incohérent, se révéler irres-

ponsable – préférer Esterhazy à Dreyfus, qui est innocent, il le sait. « *On a toujours tort d'être innocent. Pour être criminel, il faut de l'imagination et du courage* ». Faut-il, comme Pascal Aquien, considérer que le paradoxe est une arme et que Wilde l'utilise « *comme contestation de l'ordre prétendument logique du monde* », ou penser qu'il cédaït parfois, tout simplement, à un goût fatal de la provocation et du trait d'esprit ? Sa liberté d'esprit, à l'heure où sévit le politiquement correct, en tout cas, nous enchante.

**« Désir de jouer »**

Pas d'inconsistance politique, selon Aquien, mais « *un désir de jouer avec les formes, les dogmes et les opinions* », de déstabiliser par l'écriture les certitudes, qu'elles soient « *politiques, idéologiques ou identitaires* ». De quoi faire tomber l'accusation de légèreté. Mais comment parler de légèreté quand on a lu *La Ballade de la geôle de Reading* ? Quand on sait que, vraisemblablement, Wilde avait pressenti son martyre. « *J'ai été aussi loin que possible dans mon sens. Je ne peux pas aller plus loin. A présent, il faut qu'il arrive quelque chose.* »

Son procès est pour la première fois intégralement retracé dans un livre fascinant, *Le Procès d'Oscar Wilde* (Stock, 2005), où l'on mesure à la fois le poids des mots, le degré d'héroïsme contenu dans une seule épigramme, la dignité de Wilde et la bassesse d'un juge. ■

CHRISTINE JORDIS

## Le singulier journal de Christa Wolf Les archives du quotidien

**UN JOUR DANS L'ANNÉE 1960-2000**  
(*Ein Tag im Jahr 1960-2000*)  
de Christa Wolf.

Traduit de l'allemand par Alain Lance  
et Renate Lance-Otterbein.  
Fayard, 572 p., 25 €.

Durant quarante ans, Christa Wolf a noté ce qui lui est arrivé, ce qui s'est passé, ce à quoi elle a pensé, chaque 27 septembre. Ses joies, ses doutes, ses désirs, ses rencontres, ce qu'elle a lu, vu, entendu, écrit. Ces pages marquées par l'honnêteté et le courage n'étaient pas destinées à être publiées, mais, dans l'avant-propos d'avril 2003 (année de la parution du livre en Allemagne), elle écrit : « *A un moment donné, sans qu'on le remarque, tous ces quotidiens se transforment en temps vécu. En destin dans le meilleur ou le pire des cas. En tout cas, en un parcours de vie.* »

Mais pourquoi inscrire uniquement ce qui s'est passé les 27 septembre ? « *Il s'agissait de remettre à l'honneur l'initiative "Un jour dans le monde" lancée par Maxime Gorki en 1934 et qui rencontre un certain écho mais fut abandonnée ensuite. Je me suis donc mise à décrire mon 27 septembre 1960.* » Ou : comment l'arbitraire devient fécond. Christa Wolf a alors trente et un ans. Elle n'a encore publié aucun roman. Le 27 septembre 1960, elle note : « *Je relis les débuts de manuscrits qui s'amoncellent sur ma table. La lenteur du processus*

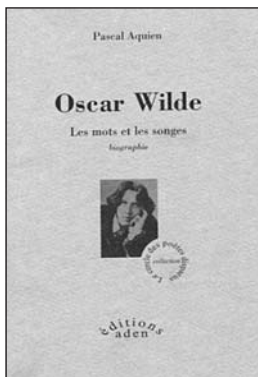
*qu'on appelle l'écriture me remplit d'amertume.* » Elle publie son premier roman trois ans plus tard : *Le Ciel partagé*, qui rencontre autant d'écho à l'Est qu'à l'Ouest.

**Soulagement et résignation**

Depuis, son destin est écrit : Christa Wolf est l'un des plus importants écrivains d'Allemagne, ce pays dont elle a assumé la division parce qu'elle avait foi dans le socialisme. Ce pays qui a tellement nourri ses rêves, marqué ses déceptions et animé ses combats qu'elle écrit en 1992, en Californie, à Santa Monica, deux ans après la réunification : « *Je suis en vacances de la réalité.* » Mélange de soulagement et de résignation.

Si la part politique joue un rôle essentiel dans ce journal singulier, elle n'éclipse pas le quotidien, qui perd ici sa banalité. On découvre l'intimité d'un grand auteur avec ses proches, son mari Gerd et leurs deux filles, Annette et Katrin, ses réactions aux événements du monde : la Tchétchénie, Milosevic, les élections en Allemagne, etc. Et omniprésente dès le début : l'angoisse de la perte et de l'oubli, que seule l'écriture peut exorciser. Et puis « *chaque jour, je pense à la mort. Jusqu'à présent, cette idée ne s'accompagne pas de peur. C'est seulement quand je dois faire vérifier un résultat clinique un peu douteux que je constate que cela ne m'est pas égal. J'aime vivre.* » ■

PIERRE DESHUSSES



**OSCAR WILDE, Les mots et les songes**  
de Pascal Aquien.

Ed. Aden, 563 p., 35 €.



Deux publications permettent de redécouvrir l'œuvre noire de Raymond Guérin

# Un entomologiste désenchanté

**QUAND VIENT LA FIN**  
de Raymond Guérin.

Gallimard, « L'Imaginaire »,  
392 p., 9,50 €.

**RETOUR DE BARBARIE**  
de Raymond Guérin.

Préface de Jean-Paul Kauffmann,  
Ed. Finitude, 144 p., 14 €.

Longtemps incomprise, méconnue et injustement appréciée, l'œuvre noire de Raymond Guérin est sortie du purgatoire à partir des années 1980. A présent restituée dans sa véritable et singulière dimension, elle s'est inscrite dans le puzzle des lettres françaises de l'immédiat après-guerre. Ni le parcours, ni la personnalité, ni les écrits de cet inclassable n'ont facilité la reconnaissance posthume. Raymond Guérin est mort jeune, emporté par une pleurésie le 12 septembre 1955, à peine âgé de 50 ans. Fils d'une mère bordelaise et d'un père poitevin qui s'éleva à la force du poignet pour faire carrière dans la restauration à Paris, Poitiers, puis Bordeaux, Guérin dut abandonner ses études de droit sur injonction paternelle. Envoyé dans la capitale pour travailler dans l'hôtellerie de luxe – expérience humiliante dont il fera le récit dans *L'Apprenti* (1946) –, il revient en 1928 à Bordeaux, où son père lui a concocté un avenir dans le métier d'assureur, charge qu'il conservera jusqu'à la fin de sa vie.

## Fresques d'intimités humaines

La veine épistolaire nourrit les premiers essais de cet autodidacte façonné par Montaigne et Stendhal. Dans ce registre, un premier récit, *Zobain*, est publié en 1936 chez Gallimard, par l'entremise de Jean Grenier. Mais c'est de l'expérience de la guerre et du stalag, où Raymond Guérin, « pacifiste, internationaliste, antimilitariste », fut un prisonnier réfractaire sous le grade de maréchal des logis pendant quarante-deux mois, jusqu'en décembre 1943, que sortira l'essentiel de son œuvre et la pièce majeure que constitue *Les Poulpes* (1953). Troisième volet formant, avec *L'Apprenti* et *Parmi tant d'autres feux* (1948), ce que Guérin envisage dès sa libération comme une « ébauche d'une mythologie de la réalité ».

Quoique lié au monde littéraire parisien et d'emblée reconnu par celui-ci,



Raymond Guérin, en 1939. COLL. PARTICULIÈRE

l'écrivain ne cessera de souffrir de sa condition et d'un sentiment d'infériorité remâché jusqu'à l'amertume vis-à-vis de ses pairs, comme en témoignent les *Lettres à Sonia*, adressées à sa compagne et future femme entre 1939 et 1943 (1), et le *Retour de Barbarie*, extrait de son journal d'après-libération. « A voir ce que je suis devenu, je mesure tristement l'homme que j'aurais pu être si j'avais eu la chance de pousser

comme eux sur un terreau favorable », confiera-t-il en 1945 dans *Après la fin*, appendice à la version corrigée de *Quand vient la fin*.

Rédigé en 1938 et publié trois ans plus tard chez Gallimard par les soins avisés de Jean Paulhan (auquel le livre est dédié), *Quand vient la fin* témoigne à lui seul de la démarche et du style inédits de toute l'œuvre de Guérin. D'une acuité incisive, clinique. Prodigieuse-

ment inconfortable pour le lecteur qui demeure durablement impressionné par la puissance de ces fresques d'intimités humaines révélées au plus cru de la réalité. « C'était là qu'était ma vérité sans nul doute. Dans l'expression violente et nue de la vie réelle. Dans une toujours plus implacable captation du concret, dans l'audace des aveux les plus intolérables », pointe-t-il dans *Retour de Barbarie*. *Quand vient la fin* manqua de peu le Goncourt 1941. On lui préféra *Vent de mars*, d'Henri Pourrat, célébration du retour à la terre, thème de prédilection de la propagande pétainiste.

## Labour forcené

Raymond Guérin a 33 ans lorsque, à la façon d'un entomologiste, il avance son scalpel sur l'existence de son propre père, qui vit en 1938 de longs mois d'agonie, victime d'un cancer de l'anus. Retraçant minutieusement, de sa conception à la mise en terre, en passant par les différentes phases de l'ascension sociale puis de la déchéance physique, le parcours de ce « personnage mystérieux et indéchiffrable que demeura [son] père », celui d'« un bon esclave : plat devant le maître, mais terrible devant le peu qu'il domine. »

Toute une existence de labour forcené, dénuée de plaisirs et d'horizons, rivée aux seules perspectives de la réussite : « Je suis effrayé de constater avec quelle facilité mon père a consenti à tant de sacrifices, avec quel aveuglement il est passé à côté de tant d'occasions qui s'offraient de vivre une autre vie. (...) Je mesure ce que j'ose appeler le néant de sa vie, le néant de ces soixante-huit années d'efforts et de luttés. » La chronique âpre de ce destin d'enfant asservi (« Depuis l'âge de huit ans, il avait été réduit à payer toujours de sa personne. ») culmine dans la défaite sordide d'un corps en décomposition, ruiné par un combat titanique avec l'illusion – « Depuis l'instant où l'on naît, jusqu'à la fin de sa vie, on vit dans la confusion, l'erreur et le leurre, soi-même dupeur de première force pour les autres et bien entendu dupé de son côté. » Refus d'un héritage que Guérin reprendra finalement à son compte dans *Le Pus de la plaie*, récit de sa propre fin. ■

VALÉRIE CADET

(1) *Lettres à Sonia, 1939-1943, édition établie avec postface, appendices et notes par Bruno Curatolo, Gallimard, « Les inédits de Doucet », 352 p., 26 €.*

## ZOOM



**TÉRANÉSIE**,  
de Greg Egan  
Téranésie est le nom donné par un petit garçon indien, Prabir, à une île d'Indonésie où ses parents, des

biologistes, se sont installés pour étudier des papillons présentant de curieuses anomalies génétiques. Mais la mort de ses parents dans l'explosion d'une mine larguée par l'armée régulière contre la guérilla oblige Prabir et sa sœur à quitter l'île dans des conditions douloureuses. Des années plus tard, alors que sa sœur, devenue biologiste, est partie en mission dans des îles indonésiennes parce que la région est en proie à une véritable épidémie de mutations bizarres, Prabir part à sa recherche, mû par un pressentiment, et revient à Téranésie solder ses comptes. Greg Egan a imaginé ici une énigme biologique fascinante qui questionne la notion d'évolution. J. Ba

Traduit de l'anglais par Pierre-Paul Durastanti. Le Livre de poche « Science-fiction », 46 p., 6,95 €.

## LA MARTINGALE DE D'ALEMBERT

de Patrice Delbourg  
Elle lui lance : « Vous avez oublié votre cervelle dans la boîte à gants ? » Elle, c'est Mathilde Carbonara, « l'animatrice-tarentule » de « Le Neurone absent », lui, c'est un candidat qui croise forcément Clovis, compétiteur permanent des jeux de la radio et de la télévision. Ne vivant que par et pour, c'est sa drogue et son viatique. Jusqu'à avoir, dérouté qui précède sa fin au terme d'un rendez-vous mystérieux, des « difficultés à ordonner ses choix, effectuer un tri dans son maquis mental ». Les jeux, où l'art d'éliminer les rivaux tient lieu de culture et la mémoire d'intelligence, se multiplient, et les Clovis pullulent. En dressant leurs portraits, et l'ambiance des « Cérébro-Parade », « Voix mystérieuse » et autres « Matière grise sur charbons rouges », Delbourg décrit avec l'humour de son vocabulaire coruscant et lumineux les ridicules, les drames et les dangers de ce qui, devenu banal, n'est plus même un fait de société. P.-R. L.

Le Castor astral, « Millésimes », 210 p., 7 €.

## Une galerie de portraits drôles et touchants Voyage en prison

**L'ÉNORME CHAMBRÉE**  
(*The Enormous Room*)  
d'E.E.Cummings.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis)  
par D. Jon Grossman.  
Ed. Christian Bourgois,  
« Titres », 394 p., 8 €.

En 1917, le jeune poète et peintre Edward Estlin Cummings se porte volontaire dans un corps américain d'ambulanciers présent en France. Mais parce que son ami B. a écrit des lettres qui n'ont pas eu le bonheur de plaire à la censure française, Cummings est arrêté et envoyé en prison dans l'Orne, où il retrouve son compagnon. Il y découvre l'Enorme Chambrée, immense dortoir pénitentiaire, et ses habitants.

Ce sont les souvenirs des trois mois passés en leur compagnie qu'il livre dans *L'Enorme Chambrée*. Ce récit, s'il a choqué les bien-pensants à sa sortie, connut un succès notable, qui lui permit d'accéder au rang de classique. Publié une première fois aux Etats-Unis en 1922, dans une version largement censurée par les éditeurs, le livre de Cummings a fait l'objet par la suite de plusieurs éditions, anglaise et américaine notamment, davantage fidèles

au texte original. Celui-ci ayant été écrit tantôt en anglais, tantôt en (mauvais) français, et parfois dans un mélange savoureux des deux langues, on comprend qu'il ait posé bien des problèmes à ses éditeurs, mais aussi à ses traducteurs. D. Jon Grossman, dont la traduction française (publiée en 1978) est aujourd'hui disponible en poche, chez Christian Bourgois, a relevé le défi avec brio. Il a rendu à merveille la vivacité du ton, sa drôlerie un peu folle, et les trouvailles langagières de Cummings.

Car il s'agit bien là de l'œuvre d'un poète, qui fait preuve d'une grande liberté de ton et d'écriture, qui n'hésite pas devant les solécismes, les jeux de mots, le mélange des langues. L'anglais est écrit phonétiquement, pour rendre la prononciation des non-anglophones. Cummings crée également de nouveaux mots, se servant pour ces néologismes soit des différentes langues qui peuplent *L'Enorme Chambrée*, du français au polonais, soit d'abréviations qu'il invente lui-même à partir d'expressions de son cru : « c-p-c » désigne ainsi une « créature-porte-clefs », et « cm-en-fb » un « chapeau-melon-en-fer-blanc », geôlier

ou officier que l'Américain croise sur sa route, avant de rejoindre ses merveilleux compagnons de *L'Enorme Chambrée*.

Rien de sordide en effet dans ce récit d'un séjour en prison, que Cummings semble considérer comme une formidable aventure. S'il décrit sans fard les conditions de vie des prisonniers, et l'injustice de leur sort, jamais il ne se départit de son ironie mordante, mais légère. Les portraits qu'il dresse des fonctionnaires français, du directeur de la prison aux membres de la commission chargée de décider de son sort, malgré leur verve satirique, sont exempts de noirceur. Hors de question pour Cummings de se plaindre du manque d'hygiène, de la faim, du froid... Il n'a pas voulu écrire une suite de souvenirs sordides, mais une galerie de portraits amusants et touchants, que sa plume fait surgir vivants devant les yeux du lecteur. Et une réflexion sur l'être humain, comme le souligne D. Jon Grossman dans son introduction, presque indispensable à la lecture. Bref, Cummings ne dénonce pas, mais il crée, il compose un long poème en prose sur l'âme humaine, empreint d'ironie et de tendresse. ■

MARION FAURE

## Souvenirs et chagrins d'enfance Porter ses disparus

C'est une histoire de lit, de maladie, de mort. De « elle ne souffre plus » et la vie continue. Elle continue ? Tu parles... Elle s'en va en morceaux. Elle s'arrache en lambeaux. Elle se défait, elle se décompose, elle se ruine. Sables mouvants, trous d'air. Porte ouverte sur le vide. La disparition est contagieuse. Elle entraîne les autres existences dans ses remous. Il lui faut toujours plus jusqu'à l'anéantissement. Processus implacable qui met à la renverse toutes les années passées. Un trait sur les lèvres. Un trait sur les yeux. Point final. Circulez.

En 1988, faisant suite à quatre ou cinq polars et un

an après *Des femmes et des bouillons*, son premier roman où il entre dans cette vérité narrative qui ne le quittera plus jamais, Richard Morgiève publie *Un petit homme de dos*. Un livre qui rattrape tout. Un livre où tout le rattrape. La mort de sa mère quand il

avait 10 ans. Le suicide de son père ensuite. Artérite et désespoir. Rongé. Lentement rongé. *Un petit homme de dos* est un texte au courage insensé. Car, en dépit de l'issue, Morgiève y rembobine le temps. Celui d'avant sa naissance. Celui du très lointain.

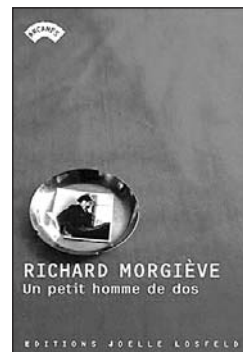
De l'amour fou, des rires. De l'eau glacée des gaves et du soleil rasant. Retour rapide, flashback. Il y avait une fois. Ça pouvait commencer. « Ils se regardèrent, un chien hurla, ma mère frissonna, mon père la prit dans ses bras, il la caressa tendrement, elle se laissa faire et ils s'embrassèrent, c'est pas plus compliqué que ça. La légende est muette sur le reste de la nuit, moi je pense qu'ils baisèrent comme des fous (...). Mais même si je me trompe, même s'ils restèrent chastes cette première nuit, elle exista et il en résulta des années de passion. »

Nous voilà embarqués dans le récit d'adorations brûlantes dont on ressent la chaleur en tournant chaque page. L'empreinte tiède

des corps sait rester bien longtemps au creux des draps froissés. Etre enfant de ceux-là fait donner d'autres mots à la vie de famille. Morgiève se refait la légende, raconte une épopée. Stéphane Eugerwicz, le juif polonais arrivé en France dans le juste avant-guerre. Andrée, la jeune veuve qu'il rencontre en 1942 en Ardèche. Comme on s'assemble et comme on s'en déroule. La chandelle file vite, allumée aux deux bouts. « *Voyage de noces, fêtes et fêtes encore, dansons jusqu'à demain matin, dansons, juste tous les deux, embrasse-moi, je t'aime, Stéphane, je t'aime, embrasse-moi, serre-moi dans tes bras.* »

La vie. Si simplement. Province, banlieue, Paris. Villes et domiciles. Les journées se déclinent. Les saisons se balayent. Les trafics, le commerce, le tout haut du panier et les désillusions. Envahissant roman filial. *Un petit homme de dos* est un livre sans pause, bouleversant, exigeant, tres-saillant d'authentique. Richard Morgiève resserre le bonheur libre dans ses noires limites. Affaire de mode d'emploi et de lucidité. C'est aussi le texte fondateur d'une œuvre épidémique. Une vingtaine de titres, douloureux à l'excès, mais qui portent un espoir impossible à briser. ■

XAVIER HOUSSIN



**UN PETIT HOMME DE DOS**  
de Richard Morgiève.

Ed. Joëlle Losfeld,  
250 p., 10 €.



Il y a soixante-dix ans, le Front populaire

# Invention d'une mémoire

« L'AVENIR NOUS APPARTIENT »

Une histoire du Front populaire

de Michel Margairaz et Danielle Tartakowsky, avec la participation de Daniel Lefeuvre  
Larousse, 240 p., 35 €.

ÉTÉ 36, Sur la route des vacances en images et en chansons

Texte de Martin Pénet

Omnibus/France Musique, 200 p. et 1 CD, 29,50 €.

Il est de rares moments de l'histoire contemporaine nationale qui ont su inventer une mythologie propre. Le Front populaire est de ceux-là. Fruit d'un sursaut des forces de gauche au lendemain des manifestations antiparlementaires qui ensanglantent Paris le 6 février 1934, ce mouvement populaire, galvanisé par l'urgence d'une mobilisation antifasciste, porte au pouvoir, à l'occasion des élections législatives des 26 avril et 3 mai 1936, la coalition inédite formée par la SFIO de Léon Blum, le Parti radical d'Edouard Dalladier et le Parti communiste qu'incarne le directeur de *L'Humanité*, Marcel Cachin, plus que le jeune secrétaire général Maurice Thorez, pourtant supporteur capital de la stratégie d'union, adoptée sous la pression de l'Internationale communiste dès le printemps 1934. Mieux, il aide à mettre en action les réformes sociales annoncées par le programme du rassemblement, élaboré dès l'été 1935, par une vague de grèves d'une ampleur inédite amorcée une semaine seulement après le scrutin et qui gagne l'ensemble des secteurs de l'économie en moins d'un mois. L'occupation des usines, sans directive générale et dans le respect des biens et des personnes, impressionne et tranche sur la violence de mise jusque-là, du vandalisme à la répression de la police comme de la garde mobile.

C'est dans ce contexte que Blum forme le 4 juin son gouvernement – avec la promesse finalement partiellement déçue d'une reconnaissance de la femme dans la cité (seules trois d'entre elles seront nommées à des secrétariats d'Etat ; rappelons que le suffrage universel les ignorera encore une décennie...). Trois jours plus tard, Blum, qui ne s'est encombré d'aucun portefeuille – une première qui fera école – et fait de Matignon le vrai siège de l'exécutif, parvient à un accord historique entre représentants du patronat et des syndicats, qui ouvre une « ère nouvelle ».

Chacun connaît la suite. Si l'adoption par le Parlement des conventions collectives, des congés payés et des 40 heures est acquise avant l'été (les 20 et 21 juin), les mois suivants apportent leur lot de désillusions. L'« embellie » annoncée par Blum perd de ses couleurs. La prolongation de la scolarité et les premières nationalisations encadrent le *pronunciamiento* du général Franco (18 juillet), qui pose crûment la question du soutien à la jeune république espagnole et le choix ou non de l'intervention militaire, en marge de la levée spontanée de brigades internationales. Comme les Jeux olympiques de Berlin (ouverts le 1<sup>er</sup> août), qui transforment la confrontation sportive de fête pacifique en outil de propagande nazie.

L'alliance s'ébrèche. Et les difficultés économiques (la dévaluation du franc laisse préfigurer la « pause » des réformes finalement annoncée le 13 février 1937) comme la violence d'une presse qui vise les ministres les plus en vue – Blum bien sûr, victime d'un antisémitisme sans retenue, mais aussi Salengro, ministre de l'intérieur, accusé au suicide par une campagne calomnieuse dès novembre – démentent la belle santé d'une France régénérée que vante le cinéma du moment.

« Points aveugles »

Jean Renoir, qui a conçu *La vie est à nous*, articulant séquences documentaires et épisodes de fiction pour célébrer le PCF, tourne *La Marseillaise*, évocation historique qui héroïse l'énergie du mouvement de masse et l'unité nationale en action. Et si le monde du prolétariat est moins rare sur les écrans depuis les films de René Clair, *Sous les toits de Paris* (1930), *Le Million* ou *A nous la liberté* (1931), *La Belle Equipe* de Julien Duvivier, tourné à l'été 1936, campe une bande d'amis, quatre chômeurs et un réfugié espagnol, dont le rêve fraternel, « Chez nous », une guinguette sur les bords de Marne, rendu possible par un billet gagnant de loterie, est ruiné par une fatalité obstinée. La fin, très noire, fut modifiée à la demande du producteur. Comme si le miroir que le film tendait au public populaire qui y reconnaissait ses valeurs et ses espoirs ne pouvait admettre que le conte de fées se mue en cauchemar. A l'image du rêve alimenté par le Front populaire.

Dans l'album didactique et intelligemment illustré que proposent Danielle Tartakowsky et Michel Margairaz – et dont le titre vaut programme – les enjeux de l'épisode politique sont fort bien évo-



Défilé du 14 juillet 1936, à Paris. WILLY RONIS/RAPHO

qués mais aussi les « points aveugles » – et au premier chef, outre les droits des femmes, la question coloniale – et la postérité d'un événement dont les commémorations offrent un éclairant palimpseste de l'écriture de l'histoire. Reste pour préserver la mythologie festive de l'été 36 le confortable refuge de l'anthologie, photos et chansons, concoctée par Martin Pénet, qui se soucie de restituer l'at-

mosphère de kermesse heureuse, de liberté offerte et d'aventure champêtre qui fut celle des premiers congés payés. Avec en prime la garantie d'une nostalgie apaisée à l'écoute de Damia, Fréhel, Marie Dubas, Georgius et Montéhus, puisque la bandeson de l'été est signée Mireille, Nohain ou Trenet. *La Vie qui va...* en somme. ■

PH.-J. C.

## « L'impérieuse nécessité de l'union »

Spécialiste de l'histoire politique et intellectuelle de la France aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, Michel Winock publie, en collaboration avec Séverine Nikel, *La Gauche au pouvoir. L'Héritage du Front populaire* (Bayard, 188 p., 17 €).

**Avant 1936, d'autres coalitions de gauche – Bloc des gauches (1902-1905), Cartel des gauches (1924-1926) – ont accédé au pouvoir. Pourquoi le Front populaire a-t-il davantage marqué les esprits ?**

D'abord, parce que c'est la première fois que le Parti communiste français participe à une coalition des forces de gauche. Depuis sa naissance (1920), le PCF était en lutte contre le Parti socialiste (SFIO). Cette ligne dite de « classe contre classe » fut abandonnée avec le feu vert de Staline lors de la conférence nationale d'Ivry (juin 1934), ce qui permit la signature d'un pacte d'unité d'action entre communistes et socialistes, le 27 juillet 1934. Cette union, à laquelle les radicaux adhèrent en 1935, explique la victoire du Rassemblement populaire en 1936 ainsi que la forte poussée électorale et parlementaire des communistes, dont le nombre de députés passe de 10 à 72. Même s'il n'y a pas de ministres communistes au gouvernement, c'est une planche d'appel pour l'essor du PCF, qui tire le plus grand profit de l'union, et qui entretiendra le mythe-force du

Front populaire pendant la guerre froide. Le second fait qui rend le Front populaire unique, c'est le formidable mouvement social – les grèves avec les occupations des usines, ateliers et magasins – qui suit la victoire électorale du 3 mai. L'imagerie en est autrement suggestive que les photos des ministres sur le perron de l'Élysée.

**Quel est le legs du Front populaire ? A travers les grandes lois sociales, on a l'impression que c'est une nouvelle conception de la place de l'Etat dans les domaines économique, social et culturel qui s'inaugure avec l'accord Matignon...**

Ce n'est pas la première fois que l'Etat intervient dans ces registres, même si la France avait pris bien du retard en matière de législation sociale. Mais il est vrai que la nationalisation des usines d'armement (qui était au programme) et la création de la SNCF (qui ne l'était pas) accentuent, avec la mise sous tutelle de la Banque de France et la création de l'Office du blé, l'intervention de l'Etat. C'est peut-être dans le domaine culturel, la vie scolaire et les loisirs, que nous pouvons observer l'interventionnisme le plus riche d'avenir, bien que les ministres chargés de ces dossiers, Jean Zay à l'éducation nationale et Léo Lagrange aux loisirs et aux sports, n'aient pas eu le temps de réaliser tous leurs projets.

**Le Front populaire a-t-il aussi innové dans le domaine plus proprement politique ?**

Le legs le plus durable fut la naissance de « Matignon », c'est-à-dire l'autonomie de la présidence du conseil. Jusque-là, le chef du gouvernement détenait un grand portefeuille ministériel. Désormais il siège dans un « ministère des ministères », rue de Varenne, en vrai chef de l'exécutif. Sans compter l'audace de Blum d'introduire au gouvernement Cécile Brunsvicg, Irène Joliot-Curie et Suzanne Lacore, alors que les femmes n'avaient même pas le droit de vote en France. Enfin, rappelons la création d'un ministère de l'économie et d'un sous-secrétariat d'Etat à l'organisation des loisirs et des sports.

**Quelle place le Front populaire occupe-t-il dans la mémoire de la gauche ?**

Le Front populaire a symbolisé surtout un moment fort dans l'histoire du mouvement ouvrier. Le déclin sensible de la composante ouvrière dans la population active, l'essor du secteur tertiaire et des classes moyennes, semblent renvoyer le Front populaire à une histoire ancienne. Et puis l'épisode s'inscrit dans un contexte international menaçant : Mussolini en Italie, Hitler en Allemagne, Staline en URSS, avant même le déclenchement de la deuxième guerre mondiale. Nous n'avons plus

envie de nous référer à ces temps de tragédie.

**Cela signifie-t-il que la gauche n'a pas de leçon à tirer du Front populaire ?**

La première leçon pour la gauche, c'est l'impérieuse nécessité de son union. Le Front populaire a été victorieux grâce à cette union, à la discipline de ses militants et de ses électeurs. On aurait pu s'en souvenir dans les semaines qui ont précédé le 21 avril 2002. Et aujourd'hui encore : la fragmentation de la gauche est suicidaire.

L'autre leçon, c'est que les socialistes, principale force de gauche, doivent s'assumer pleinement comme un parti de gouvernement. Le marxisme alors dominant avait conduit Blum à distinguer l'« exercice du pouvoir » de la « conquête du pouvoir », ce qui lui permettait de faire du réformisme tout en ménageant le fétichisme révolutionnaire de son parti. Et l'allergie du socialisme français à la social-démocratie. A cet égard, il n'est pas inutile de rappeler ce qu'écrivait Blum dans *A l'échelle humaine* (1945) : « *Souveraineté politique du peuple et justice sociale sont deux notions et deux tâches indissolublement unies. La fondation d'une "social-démocratie" au sens plein de l'expression, espoir d'hier, devient le programme nécessaire de demain.* » Nul n'est prophète en son pays...

PROPOS RECUEILLIS PAR THOMAS WIEDER

## Indignités nationales

**LA FRANCE ANTIJUIVE DE 1936**

**L'agression de Léon Blum à la Chambre des députés** de Tal Bruttman et Laurent Joly

Préface de Michel Winock  
Ed. des Equateurs, 242 p., 18 €.

Pour la première fois, ce vieux pays gallo-romain sera gouverné par un juif. Par cette phrase prononcée à la tribune de la chambre, le 6 juin 1936, en réponse à la déclaration de politique générale de Léon Blum, le député Xavier Vallat provoqua un grand tumulte, bien au-delà du Palais-Bourbon. Depuis plusieurs années, Blum était une des victimes favorites de la presse de droite. Il essayait déjà, à l'Assemblée, des « *A Jérusalem !* » alors qu'il tentait d'interpeller Poincaré, en 1923. Plus récemment, il avait été victime d'une violente agression le jour des obsèques de l'historien maurassien Jacques Bainville.

Tal Bruttman et Laurent Joly analysent minutieusement l'écho considérable de cet épisode, au premier jour du Front populaire. Etudiant 60 journaux qui rapportèrent l'incident, ils mettent en lumière la violence de la passe d'armes, dont le compte rendu du *Journal officiel* ne donne qu'une version très édulcorée. Sur cet échantillon, 19 publications ont pris la défense de Blum. 13 se rangeant au contraire du

côté de Xavier Vallat, quand les autres périodiques se montrèrent très allusifs, ou passèrent l'incident sous silence.

Les deux historiens ont surtout analysé en profondeur la masse des lettres de soutien reçues par le député au lendemain du 6 juin. Pas de célébrités, peu de notables : « *On [...] cherche vainement des Coston, des Sicard, des Brasillach ou des Céline. On y trouvera, aux mieux, leurs lecteurs.* » Ils en dégagent les thèmes principaux, accompagnant ces textes d'un copieux appareil de notes. On retrouve sans surprise les habituelles théories du complot, mais aussi plusieurs revendications concrètes qui annoncent les lois antijuives de Vichy : dénaturalisations, interdiction de certaines professions aux juifs....

Dénonciation du « scandale de la juiverie triomphante », de la « horde internationaliste » incarnée en ce « *Zacharie qui se sert de notre drapeau pour en faire un torchon-cul* », remerciements datés du « *quatrième jour du règne du Circoncis* » : ces lettres, souvent collectives, témoignent de l'ampleur de la haine contre Blum, et des calomnies dont il eut à souffrir. Celles-ci laisseront des traces, même après sa mort (1950). En 1959, le *Petit Larousse* affirmait ainsi, dans sa notice, que le vrai nom de Blum était Karfunkelstein, reprenant une légende tenace forgée par la presse d'extrême droite... ■

JÉRÔME GAUTHERET





## Une « explosion sociale » doublée d'une « ruée syndicale » sans précédent

**AUTOUR DU FRONT POPULAIRE. Aspects du mouvement social au XX<sup>e</sup> siècle.**

d'Antoine Prost

Seuil, 350 p., 23 €

A l'occasion du soixante-dixième anniversaire du Front populaire, Antoine Prost aurait pu « raconter » 1936 comme il l'a fait il y a quelques mois avec la guerre de 1914-1918 (*La Grande Guerre expliquée à mon petit-fils*, Seuil, 2005). Il a préféré une autre formule, moins narrative et plus kaléidoscopique, qui consiste à revisiter quelques moments forts de l'histoire ouvrière du XX<sup>e</sup> siècle, du Front populaire aux grèves de mai-juin 1968 en passant par l'éphémère mouvement des comités d'usines à la Libération. Douze chapitres au total, la plupart tirés d'articles publiés entre 1966 et 2004, tous réactualisés. Nulle prétention à l'exhaustivité, mais un fil rouge : une réflexion sur la « centralité perdue » de la classe ouvrière.

Pour retrouver cette « centralité », c'est bien au Front populaire qu'il faut revenir. Ce temps où l'action se déroule dans la rue et à l'usine autant qu'à la Chambre des députés, où les ouvriers volent la vedette aux ministres, où les partis s'effacent derrière les syndicats et où l'histoire avance peut-être moins au rythme des élections qu'à coups de grèves et de manifestations. Pour Antoine Prost, la séquence dépasse le cadre étroit du printemps 1936 dans lequel les commémorations tendent à l'enfermer. Commencée en février 1934, elle s'achèverait en novembre 1938.

Le 12 février 1934, des dizaines de milliers de manifestants défilent partout en France en réaction aux émeutes parisiennes du 6 février. Contre la menace – largement fantasmée – d'un coup d'Etat fasciste, ouvriers et classes moyennes, socialistes et communistes fraternisent « à la base et spontanément ». Cinq mois avant le rapprochement entre la SFIO et le PCF, l'union est déjà en marche dans l'opinion, de sorte que « le 12 février 1934 marque bien la naissance du Front populaire dans les masses, sinon encore parmi les hommes politiques ». C'est cette parenthèse qui se referme le 30 novembre 1938. Ce jour-là, la grève générale organisée pour protester contre l'abrogation de la semaine de 40 heures est un

échec. Une répression « délibérée, systématique, massive et d'une rare sévérité » frappe les grévistes et le mouvement syndical est « décapité ». « Pour la droite, le cauchemar est terminé, l'ordre règne, les patrons ont gagné leur bataille de la Marne », note Antoine Prost, qui date de ce jour l'arrêt de mort du Front populaire.

Entre ces deux moments, que s'est-il passé ? D'abord, une « explosion sociale » d'une ampleur inédite. Le point d'orgue est évidemment le mouvement de grèves de 1936 : 12 000 entreprises touchées de mai à juillet, dont 9 000 occupées par leurs employés. S'il rappelle que les grévistes « ne se placent pas dans une perspective révolutionnaire où leur pouvoir remplacerait celui des patrons », l'historien refuse de dépolitiser l'événement pour n'y voir qu'une explosion de joie. La grève peut être une liesse, mais elle reste avant tout une lutte. « Ce qui est en jeu, dans les occupations d'usines, c'est la nature même du lien entre patrons et ouvriers, celle du contrat de travail. Que l'usine soit ou non la propriété du patron importe peu ici ; ce qui compte, c'est que le patron n'y soit pas chez lui au même sens où il est chez lui dans sa maison, avec sa famille. » En somme, en introduisant, « dans l'univers du travail, une modernité décisive, où les salariés conquièrent leur dignité d'hommes libres », 1936 acterait la « délégitimation du paternalisme ».

### Vers un syndicalisme de masse

Prolongée après 1936 par une « guérilla sociale » souvent négligée par les historiens, cette « explosion sociale » s'accompagne d'une « ruée syndicale » sans précédent. En quelques mois, la CGT quintuple ses effectifs pour atteindre quatre millions de membres. Une ère nouvelle s'ouvre : celle d'un « syndicalisme de masse », où les gros bataillons sont formés de travailleurs masculins des grandes usines. Le visage du syndicalisme s'en trouve changé. « C'est à cette époque que le Parti communiste assied son emprise sur la classe ouvrière », note Antoine Prost. Une emprise durable, que confirme la place centrale de la CGT dans la négociation des accords de Grenelle en mai 1968.

« Explosion sociale », « ruée syndicale »... Tout cela ne doit pas masquer l'essentiel. Ce que conquiert le mouvement ouvrier pendant le Front populaire, n'est-ce pas simplement sa « dignité » et sa « légitimité » ? Symptomatique est, à cet égard, l'évolution du 1<sup>er</sup> mai, qui devient en 1936 la « Fête du travail ». A partir de cette date, chômer n'est plus passible de licenciement. De journée d'action syndicale, le 1<sup>er</sup> mai se mue en « quasi-fête nationale », ponctuée de retraites aux flambeaux, de banquets, de cérémonies au monument aux morts et de bals. « Les travailleurs constituent désormais un groupe légitime, pleinement reconnu – comme en témoigne la présence d'élus locaux aux manifestations –, et ils affirment cette neuve légitimité en reprenant les gestes festifs de la collectivité tout entière. Ils ne sont plus au ban de la nation, obligés de se battre pour se faire reconnaître : ils existent, ils sont admis, reconnus, et leur fête peut devenir celle de toute la population. »

Cette époque est révolue. Pour en prendre acte, il suffit de lire les sociologues du travail et d'analyser le vocabulaire utilisé par les syndicats. Au « travailleur » et à l'« ouvrier » se sont substitués le « salarié » et l'« opérateur ». Plus fondamentalement, c'est le sens même du travail qui a changé. « Valeur fondatrice du mouvement ouvrier français, (...) référence éthique qui justifiait son combat et structurait son identité », il est devenu « un emploi, une place, qui garantit un salaire et permet l'accès aux loisirs ». « Comme la question ouvrière, la classe ouvrière et l'histoire ouvrière, le travail a perdu sa centralité », conclut Antoine Prost au terme d'une étude d'où le Front populaire ressort à la fois mieux connu et plus exotique. ■

FRANCK NOUCHI

THOMAS WIEDER

## Une mythologie en images

**LE FRONT POPULAIRE DES PHOTOGRAPHES**  
Henri Cartier-Bresson, Robert Capa, Sam Lévin, André Kertész, François Kollar, Willy Ronis, David Seymour...

Ed. Terre bleue, 224 p., 38 €.

Souvenez-vous. Cette série de photos simplement légendée « Premiers congés payés en 1936 ». C'est l'été, sur les bords de la Marne. De la rive, un homme regarde deux femmes en train de converser dans l'eau. Et puis cet autre cliché avec au premier plan un homme et une femme allongés sur une couverture posée sur l'herbe à l'ombre des feuillages, la Marne au second plan, deux femmes et un homme qui s'y baignent. Signées Henri Cartier-Bresson, ces photos, et bien d'autres, sont constitutives de la mythologie du Front populaire. Un moment béni de l'histoire,

cet instant décisif, dirait Cartier-Bresson, où la France s'inventa une joie inédite et bouleversante et où la photographie connut peut-être son apogée.

### Artistes reporters

Par un hasard extraordinaire, ils étaient tous là ou presque, fuyant l'Allemagne, la Hongrie ou tout simplement la bourgeoisie. Flanqués de leurs Leica ou de leur Rollei, beaucoup étaient juifs ; ils avaient pour nom André Friedmann (qui, plus tard, se fera appeler Robert Capa), David Seymour (surnommé Chim, mais son vrai nom était David Szymin), Willy Ronis, Pierre Boucher, Denise Bellon, André Kertész, André Papillon, François Kollar. Et plein d'autres encore, souvent anonymes, travaillant parfois pour des agences comme Keystone, Wide World ou France Presse, avant de voir leurs clichés publiés dans les journaux (*Paris-Soir*, *Le Journal*,

*l'Humanité*, *Excelsior*, etc.) ou encore dans des revues telles que *Vu* et *Regards*.

Un ouvrage, *Le Front populaire des photographes*, rend compte du travail de ces artistes reporters. « A chacun son regard propre, sa lucidité, son instinct de l'instant décisif où l'objectif fixe l'essentiel », écrit Jean-Noël Jeaneney, président de la Bibliothèque nationale de France, dans la préface. Il cite ces propos de Léon Blum, tenus quelques années plus tard, devant les juges de Riom nommés par Vichy : « Je ne suis pas sorti souvent de mon cabinet pendant la durée de mon ministère, mais chaque fois que j'ai traversé la grande banlieue parisienne et que j'ai vu les routes couvertes de théories de tacots, de motos, de tandems, avec des couples d'ouvriers vêtus de pull-overs assortis et qui montraient que l'idée de loisirs réveillait même chez eux une espèce de coquetterie naturelle et simple, cela me donna le sentiment que (...) j'avais

apporté une espèce d'embellie, d'éclaircie dans des vies difficiles et obscures. »

C'est cette embellie sublime que célèbre ce livre. Une embellie qui imposera au cinéma la figure mythique de Jean Gabin, véritable incarnation de l'ouvrier idéaliste (quelques magnifiques clichés de photographes de plateau, comme Sam Lévin ou Raymond Voinquel, sont reproduits).

*Le Front populaire des photographes* s'achève par certaines des photos les plus emblématiques de la « tragédie espagnole ». Gerda Taro mourra en Espagne en 1937. Son compagnon, Robert Capa, disparaîtra en Indochine en 1954. Et deux ans plus tard, David Seymour sera à son tour tué en Egypte. Magnifiquement illustré et édité, pédagogique, cet ouvrage dont le peuple de France est le héros, rend hommage à ces reporters pour lesquels l'engagement et la liberté n'avaient pas de prix. ■

FRANCK NOUCHI

## ZOOM



**LE FRONT POPULAIRE EST UNE FÊTE**, de Céline Jan et Laurent Acharian 1936 n'est pas

seulement l'année de la victoire électorale du Front populaire, des premiers congés payés, du début de la guerre d'Espagne et des Jeux olympiques confisqués par le Reich nazi. C'est aussi l'année où Piaf enregistre son premier 78-tours, Willy Ronnis, boulevard Richard-Lenoir, s'établit comme photographe

indépendant, Marcel Pagnol met en scène *César*, Louis Blériot disparaît peu avant Jean Mermoz, Louis Jouvet met en scène *L'École des femmes* à l'Athénée, Danielle Darrieux concurrence Shirley Temple et Greta Garbo, quand Mireille, fiancée à Emmanuel Berl, compose pour Jean Sablon et que Ray Ventura est couronné pour son *Tout va très bien, madame la Marquise*. Des apéros en vogue aux pré-noms qui triomphent à l'état civil des nouveau-nés (Jean, Michel, Claude comme Marie, Monique et Jacqueline), des aisselles épilées au goût du musette et de l'accordéon comme au boom des auberges de jeunesse et du tandem, ce petit volume conçu comme un inventaire à la Prévert – c'est bien le moins ! – restitue les saveurs d'un

millésime mythifié pour la philosophie du bonheur qu'il esquisse. *Ph.-J. C.*  
Ed. des Equateurs, 176 p., 16 €.

### LA FRANCE DU FRONT POPULAIRE

de Jacques Kergoat  
Les ouvrages de synthèse qui méritent encore d'être lus vingt ans après leur sortie sont trop rares pour qu'on ne les signale pas. C'est le cas de ce volume, publié en 1986, à l'occasion du cinquantenaire du Front populaire et pour lequel Jacques Kergoat (1939-1999) a conjugué l'érudition de l'historien (spécialiste du socialisme) et la chaleur du militant (trotskiste). Dépassé sur le plan de l'histoire culturelle et diplomatique, l'ouvrage reste vivant, dense et clair. *T. W.*  
La Découverte, 414 p., 12,50 €.

### OUBLIE PAS 36

de Jean-Louis Crimon  
Dans ma famille, « depuis des siècles, on était (...) des manouvriers ». Ainsi, en 1970, se présente un étudiant qui travaille la nuit dans un entrepôt de l'agroalimentaire. Il y rencontre Luis, un Espagnol qui a fui son pays à l'arrivée de Franco. Entre eux, l'amitié prend la forme d'une initiation, l'un enseignant à l'autre « ce que l'université n'enseigne pas ». Luis, en « vrai prof (...) citant Marx et Engels », donne à son jeune compagnon une leçon d'histoire, et c'est tout le roman dont le titre résume le souci de Luis. Certes, il y a le Front populaire, les congés payés, la semaine de 40 heures, mais c'est en écrivant que Jean-Louis

Crimon, pour dire les « petites gens » qui ont fait 36, donne la parole à Luis, c'est-à-dire en rapportant des faits connus comme on ne les transcrit pas d'ordinaire, et cet art de la narration donne au récit une couleur et une vie qui, le bonheur d'écriture en prime, font qu'on n'oublie ni Luis ni son témoignage. *P.R.L.*  
Le Castor astral, 224 p., 13 €.

### LA GUERRE D'ESPAGNE ET SES LENDEMAINS

de Bartolomé Bennassar  
On se souvient qu'à sa première parution, à l'automne 2004, cette forte synthèse sur la guerre civile espagnole, signée par un des meilleurs connaisseurs de l'Espagne contemporaine, n'ambitionnait que de faire le point sur un chantier historiographique très

fréquenté à la lumière des travaux les plus récents. Il faisait plus en fait, clarifiant avec une confondante aisance un terrain d'affrontements rendu illisible parfois à force de mensonges, fabriques de rumeurs et autres forgeries, dont l'historien doit ne pas être la dupe. Comme l'évocation des « lendemains », nourrie d'une fréquentation d'archives peu utilisées, était l'un des temps forts de l'ouvrage, salué du reste par le Prix d'histoire du Sénat, on tient là la meilleure introduction aux commémorations d'un conflit dont le déclenchement assombrira l'euphorie de mise à l'été 36, dans le camp des démocrates. *Ph.-J. C.*  
Perrin, « Tempus », 576 p., 10,50 €.  
En librairie le 1<sup>er</sup> juin



# Mémoires d'un dynamiteur

Trente ans après la disparition d'André Malraux, Gallimard publie son « antijournal » du Front populaire et un superbe essai sur les « Antimémoires »

Un petit cahier broché, recouvert de papier jaune pâle. Entre deux coupures de presse collées à même les pages, on reconnaît le trait majestueux d'André Malraux (1901-1976). L'écrivain y a consigné quelques moments vécus entre le printemps 1935 et l'été 1936, c'est-à-dire jusqu'à la veille de son départ vers le front espagnol. Souvent télégraphiques, mêlant abréviations et initiales, ses notes attrapent le quotidien de la France du Front populaire, alors que « le peuple de Paris vient de se voir lui-même pour la première fois depuis la Commune ».

Y surgissent les fins de meetings (*L'Internationale* entonnée à voix basse), les défilés enflammés (« drapeaux tricolores dans un vent du diable ») et les grandes voix du mouvement ouvrier (Blum, « obsédé par le mot loyauté »), bien sûr, mais aussi des personnages plus inattendus : un vieux garçon de café avignonais, par exemple, dissertant sur le palais des Papes (« Trente-cinq ans que je le regarde ! Vous croyez que c'est une vie ? »), avant de Jean-Louis Jeannelle.

**CARNET DU FRONT POPULAIRE. 1935-1936,** d'André Malraux.

Edition établie et annotée par François de Saint-Cheron, Gallimard, 128 p., 15 €.

**MALRAUX, MÉMOIRE ET MÉTAMORPHOSE,** de Jean-Louis Jeannelle.

Gallimard, 448 p., 26,50 €.

« c'est quand le peuple a faim »... Nulle confession, ici. Il ne s'agit pas, pour Malraux, de poser sur le papier ses propres faits et gestes, encore moins de confier ses états d'âme. Sous sa plume, tout n'est qu'observations, croquis, rencontres. Tant et si bien que ce *Carnet du front populaire*, « entièrement tourné vers le monde extérieur », peut être lu comme un véritable « antijournal », pour reprendre la formule proposée par Jean-Yves Tadié dans sa préface. Et de fait, dès l'ouverture du texte, l'écrivain avait pris soin d'annoncer clairement son parti

pris : « Ce journal n'a aucun caractère personnel. Ce sont seulement des notes d'instants significatifs pour être employées plus tard. »

Or il n'y aura pas de « plus tard ». Ou du moins pas comme prévu : les notes en question ne seront réinvesties dans aucun des romans publiés par Malraux au cours des années suivantes, pas plus qu'elles ne seront utilisées dans les essais qui paraissent après-guerre. Si l'« antijournal » de 1936 trouve néanmoins un prolongement dans l'épopée malrucienne, ce sera donc surtout par son audace formelle, et ce, trois décennies plus tard, dans le vaste cycle intitulé *Le Miroir des limbes*. Au cœur des fameux *Antimémoires* (titre du premier volume) publiés à partir de 1967, en effet, on retrouvera cette même esthétique de la disponibilité, cette poétique du dialogue, qui minent les cadres traditionnels du récit de soi, jusqu'à les faire implorer.

## L'écrivain en artificier

De cette opération de dynamitage formel, où « le passage à la première personne n'implique pas un repli sur les gouffres de l'identité personnelle, mais au contraire une confrontation aux autres », Jean-Louis Jeannelle fait le geste crucial de Malraux. Dans un essai magnifiquement composé, le jeune chercheur brosse un portrait de l'écrivain en artificier de la littérature, dont la prose est emportée par un double mouvement de démolition et de refondation : « Le Miroir des limbes offre l'unique exemple d'un récit associant à la mémoire de toute une tradition littéraire sa plus radicale déconstruction », note-t-il en ouverture de *Malraux, mémoire et métamorphose*.

Mais avant d'explorer l'architecture narrative des *Antimémoires*, il faut en situer la genèse. Au milieu des années 1960, Malraux a atteint « l'âge où on commence à voir les copains mourir dans les journaux », selon ses propres termes. Cela fait d'ailleurs un moment qu'il a effectué son grand tournant : le romancier combattant, ancien compagnon de route du Parti communiste et héros de l'escadrille España, est désormais le fidèle complice du général de Gaulle, lequel l'a nommé ministre de la culture. Et s'il est déjà édité en « Pléiade », l'auteur de *L'Espoir*, quasi embaumé à force de célébrité, n'écrit plus guère depuis de longues années. A cette souffrance viennent s'ajouter plusieurs drames intimes qui le plongent dans une profonde dépression. De là le voyage entrepris en 1965 (Egypte, Chine, Inde...), décidé « par ordre des médecins », et à la faveur duquel les *Antimémoires* émergent comme projet.



André Malraux, 1960. JEAN-MARIE MARCEL/RAPHO

D'abord semi-thérapeutique, cette croisière ne tarde pas à se transformer en voyage officiel, de Gaulle envoyant son « ami génial » auprès de Mao ou de Nehru. Mais l'odyssée qui commence sera surtout celle d'une écriture. « Je suis en train de noter des souvenirs, ou des machins comme ça », rapporte Malraux. Or, à la différence du *Carnet* de 1936, ces notes ne seront pas qu'un « pré-texte » vite abandonné ; au contraire, elles formeront le cœur d'un récit à bien des égards déroutant, car d'emblée conçu pour demeurer instable et toujours en gestation : « les *Antimémoires* sont des "ante-" ou des "pré-Mémoires" », explique Jeannelle.

L'essentiel se laisse alors entrevoir. Avec les *Antimémoires*, Malraux effectue son grand retour sur la scène littéraire, prenant à contre-pied une époque dont les avant-gardes proclament la ruine de l'humanisme et du « sujet » (Foucault, Derrida, le structuralisme). Mais le ministre écrivain ne se contente pas de se poser en héritier d'un genre « mémorial » qui s'est distingué par sa remarquable stabilité, depuis sa naissance au XV<sup>e</sup> siècle (Philippe de Commines) jusqu'à son apogée au XIX<sup>e</sup> (Chateaubriand). En fait, il n'investit ce modèle narratif usé que pour l'ouvrir aux quatre vents, déjouer ses codes et subvertir ses plus vieux canons.

## « Traversée des limbes »

C'est l'histoire de cette « métamorphose » que raconte Jean-Louis Jeannelle. Rigoureusement captivante, son étude est trop minutieuse pour qu'on puisse en dérouler tous les plis. Disons simplement que procédures d'énonciation et techniques d'écriture y sont décourtiquées une à une, de façon à montrer comment Malraux donne congé au « sujet en gloire » qui fait l'ordinaire des Mémoires : « Alors que le mémorialiste s'efforce de ressaisir l'unité de son existence pour la défendre de l'oubli et de la disparition, l'antimémorialiste affronte pour sa part les forces de dépossession de soi qu'impose la traversée des limbes. »

Ainsi, volume après volume, André Malraux multiplie-t-il les infractions au modèle traditionnel : il conjugue presque toutes les catégories génériques (essai, fiction, témoignage...), fait proliférer ellipses et analogies, accorde aux dialogues une place « jusqu'ici inégale », procède enfin à un télescopage des lieux et des temporalités qui plonge son récit dans une « chancelante chronologie », sans cohérence ni continuité évidentes.

Jusqu'au bout, insiste Jean-Louis Jeannelle, l'écrivain aura refusé d'endosser « le costume du grand homme déroulant le fil de ses souvenirs ». Au risque de dérouter son lectorat. Car, en lieu et place de l'introspection attendue, il fait de ses *Antimémoires* le lieu d'une méditation polyphonique sur la condition humaine. Là où ses romans tentaient d'en surmonter la fragilité, sa dernière grande œuvre choisit maintenant de s'y abandonner. Et à la charnière de cette mise à l'épreuve formelle et existentielle, on trouve une décision qui peut sembler désuète à nos contemporains : contre l'obsession de transparence, et par-delà les illusions (auto)biographiques, privilégier ce que Malraux nommait « un langage de destin ». ■

JEAN BIRNBAUM

## Qui a peur du grand effondrement ?

Il y eut un jour, sur l'île de Pâques, une société prospère. Elle était sans doute inventive et puissante, du moins si l'on en juge par les vestiges massifs qui subsistent. Mais tout a disparu : peuple, organisation, rites, récoltes. L'île, autrefois couverte d'arbres, n'est plus qu'un caillou pelé battu par les vents. De la société qui avait su se développer là, il ne reste rien, quelques traces éparpillées mises à part. Nous avons beau savoir, depuis Valéry, que les civilisations sont mortelles, ces extinctions continuent de troubler. La planète garde un peu partout les signes de mondes éteints et d'empires enfuis, de l'Amérique centrale à l'Asie, de l'Afrique au Groenland. Comment ont-ils disparu ? Pourquoi ? Quelles sociétés ont tenu bon, et de quelle manière ?

Pouvons-nous en tirer des leçons pour éviter que ce soit bientôt notre tour ? Jared Diamond s'efforce de répondre à ces interrogations dans son dernier livre, paru en 2005 aux Etats-Unis. Biologiste de l'évolution, d'abord spécialiste des oiseaux de Nouvelle-Guinée, aujourd'hui professeur de géographie à l'université de Los Angeles, il a progressivement élargi son champ de recherche. Ses

enquêtes brassent une ample documentation interdisciplinaire. De *l'inégalité parmi les sociétés. Essai sur l'homme et l'environnement dans l'histoire*, qui a reçu le prix Pulitzer en 1998 (Gallimard, 2000), combinait déjà des données empruntées notamment à la géographie physique, à la botanique, à l'économie, à l'anthropologie. Diamond excelle à replacer l'histoire humaine dans son environnement physique, végétal et animal, dans une perspective où quelques milliers d'années sont une bagatelle.

Cette fois, il interroge les facteurs qui font disparaître les sociétés à partir de cas exemplaires. Mais les dés sont discrètement pipés. Car Diamond dit peu de chose des guerres, invasions, épidémies, pesanteurs administratives ou rivalités entre clans dirigeants. Il mentionne ces éléments pour mémoire, comme des points secondaires. Il s'intéresse surtout aux dénivelés des hommes avec leur environnement. Il soutient ainsi que ce sont les habitants de l'île de Pâques qui ont abattu les arbres, créant leur propre perte. Il existe certes d'autres explications, que Diamond mentionne pour les réfuter. Militant écologiste convaincu, il veut montrer que la réponse apportée aux

problèmes d'environnement est le facteur décisif de disparition ou de survie des sociétés humaines.

En analysant les effondrements anciens, il s'agit pour lui de parer au risque qui nous guette, celui d'un effondrement global. « Les parallèles que l'on peut établir entre Pâques et l'ensemble du monde moderne sont d'une dramatique évidence », écrit Diamond. (...) *L'île polynésienne était tout aussi isolée dans l'Océan Pacifique que la Terre l'est*

## CHRONIQUE ROGER-POL DROIT

aujourd'hui dans l'espace. (...) Voilà pourquoi l'effondrement de la société de l'île de Pâques est comme une métaphore, un scénario du pire, une vision de ce qui nous guette peut-être. » Aujourd'hui, comme chacun sait, l'interdépendance généralisée fait des problèmes majeurs (ressources naturelles, produits dangereux, démographie) ceux de toute l'humanité. Notre chance ultime serait-elle l'intelligence du passé ? Selon Diamond, nous sommes les seuls à être à la fois confrontés à un risque

global et informés de toutes les situations anciennes, échecs ou victoires.

On évitera d'oublier qu'il est fort difficile, dans ces questions, de départager données objectives et fantasmagories. Les problèmes globaux sont évidemment une réalité. Mais le spectre du grand effondrement de l'humanité n'est-il pas une chimère ? Annoncer que nous allons dans le mur, espérer ensuite qu'en examinant l'histoire nous parvenions à nous en tirer, n'est-ce pas se faire peur pour ensuite se rassurer ? Quelle est la part d'idéologie à l'œuvre dans ces catastrophismes qui semblent aujourd'hui autant de nouvelles évidences ?

Imaginons d'autres possibilités. Sur la face sombre, on envisagera par exemple qu'aucune réflexion, aucune information n'ait d'impact suffisant sur les comportements. Même avertis, sermonnés, les habitants de l'île Terre continueraient d'abattre les derniers arbres, saccageant les ultimes ressources en nihilistes, en indifférents, en autodestructeurs, en pervers – ou tout à la fois. Informés, mais persévérants. En ce cas, dans trois ou quatre milliers d'années, voire bien

avant, il n'y aura plus personne pour s'interroger et « l'affaire homme », comme disait Gary, sera close.

Sur la face claire, on supposera que tout continue, tant bien que mal, malgré quelques perturbations et mutations prévisibles. Alors, un jour lointain, il sera possible à des historiens de consacrer quelques thèses à une angoisse curieuse et multiforme qui a saisi, à la charnière des millénaires 2 et 3, des sociétés riches et puissantes. Bien qu'elles aient eu, somme toute, peu de soucis, elles furent traversées du spectre du grand effondrement. Elles voyaient l'humanité disparaître, la planète devenir déserte. Tout cela par leur faute, leur inconséquence, leur égoïsme, leur irréflexion. Certains historiens verront dans ce phénomène une version laïque des apocalypses religieuses. C'est une hypothèse. ■

**EFFONDREMENT  
Comment les sociétés décident  
de leur disparition  
ou de leur survie (Collapse)**  
de Jared Diamond.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Agnès Botz et Jean-Luc Fidel, Gallimard, « Les Essais », 656 p., 29,50 €.



Thierry Savatier analyse brillamment une « icône de la modernité » : « L'Origine du monde »

# La sublime Porte

À u panthéon du cinéma pornographique français repose un étrange film de Frédéric Lansac, intitulé *Le Sexe qui parle*. Il conte les aventures d'un vagin doué d'un langage plutôt vert, amené à commenter à haute voix ses diverses vicissitudes. Spécialiste de l'histoire et de la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle, Thierry Savatier caresse l'idée d'appliquer ce principe surréaliste au con le plus célèbre de la peinture, *L'Origine du monde* de Courbet, en rédigeant un roman qui serait les mémoires de cette toile, aujourd'hui conservée au Musée d'Orsay. Il l'annonce dans l'introduction d'un autre livre, un essai des plus sérieux entièrement consacré au tableau.

Essai dans lequel il compare plusieurs fois son travail d'iconobiographe à celui d'un juge d'instruction. Mais un juge qui n'aurait pas oublié d'instruire à décharge. Certes, l'auteur cherche la petite bête, dépouille les archives, jusqu'aux tréfonds de la Hongrie, traque les approximations de ses prédécesseurs, démonte les faux témoignages. Il se livre par exemple à une séance d'identification des suspects – en l'occurrence les modèles possibles de Courbet – digne de s'inscrire dans les anthologies. Celles d'histoire de l'art, tout du moins, métier dont il rappelle à raison la principale faiblesse, pointée avant lui par Jacques Henric : « *Décidément, les historiens d'art ne sont pas curieux...* »

Ed. Bartillat, 236 p., 20 €.

Lui, si. Cependant, s'il devient parfois un inquisiteur redoutable, il le fait par amour, et dans un dessein politique, au sens le plus noble du mot. « *L'Origine du monde est unique, écrit-il, orpheline de source artistique antérieure ; elle marque une étape décisive de l'histoire de l'art occidental [...] Courbet peint la vérité pure (qui dépasse ici la notion de réalisme) avec force, raffinement, audace et modernité ; sa démarche, au-delà de la provocation ou de l'ex-*

« *L'origine du monde* », de Gustave Courbet, (1866), musée d'Orsay.

PHOTO RMN/HERVÉ LEWANDOWSKI



pression érotique, transgresse les conventions et projette une lumière crue, mais salutaire, sur le vide laissé par tous les nus peints avant lui. » Et d'ajouter, plus loin : « *... par son sujet et son cadrage, ce tableau s'affirme d'emblée comme un symbole de la liberté de créer, affranchie de toute contrainte morale ou, pour être plus précis, de toute contrainte de "morale moralisatrice". En cela, il s'impose comme une "icône de la modernité"* ». Qu'il lui paraît indispensable de brandir en ce XXI<sup>e</sup> siècle, « *face à une montée en puissance des nostalgiques de l'ordre moral et des tenants de l'extrémisme religieux, toujours prompts à sortir des réserves de la mémoire la machine à censurer* ».

## Erotomane ottoman

La narration des tribulations du panneau commence par l'audition d'un témoin oculaire, le bien nommé Jules Troubat (1836-1914), qui relate une visite de Sainte-Beuve à Courbet en 1866, date de la réalisation du tableau. L'œuvre était destinée à un érotomane ottoman, Khalil-Bey, né en 1831 en Haute-Egypte, et venu en France à partir de 1865, en qualité de diplomate de la Sublime Porte, pour soigner les relations internationales des deux pays autant qu'une vérole

récoltée en Russie. Le Turc flamboyant fit les beaux jours du Paris du Second Empire, y vida sa bourse en trois ans, et regagna les parages de la Corne d'or où on le nomma ministre des affaires étrangères. Entre-temps, il avait reçu dans son appartement du boulevard des Italiens le tout-Paris des arts et des lettres, sans oublier quelques grandes cocottes. A des invités choisis, il dévoilait *L'Origine du monde* en retroussant le rideau vert qui le cachait aux regards. Un procédé que reprendront ses derniers propriétaires privés, le psychanalyste Jacques Lacan et son épouse Sylvia Bataille, en cachant le trop réaliste sujet sous un surréaliste panneau peint par André Masson, lequel couillait quand Lacan le désirait. Lacan qui serait, et c'est une des nombreuses révélations du livre, entré en sa possession par l'intermédiaire de Pierre Granville, collectionneur, important donateur du Musée de Dijon et, sous un autre nom, ancien chroniqueur au *Monde*.

Auparavant, l'œuvre avait séjourné à Budapest, dans les collections d'un peintre-baron hongrois, Ferenc Hatvany, puis dans le coffre d'une banque, éventré par les troupes soviétiques. Récupérée, contre rançon, par son

légitime propriétaire, elle revint à Paris à la fin des années 1940. Elle y trône aujourd'hui, en majesté, sur les cimaises d'Orsay où elle est entrée en 1995 en paiement des droits de succession de Lacan. Tout cela, le livre le raconte, restant évasif toutefois sur un point qui a son importance : le titre, dont il est douteux qu'il soit de Courbet. L'auteur pourtant le fait sien, allant jusqu'à dédier son livre à sa mère, une forme d'interprétation sympathique, mais inhabituelle, et inattendue.

« *Si un tableau pouvait parler...* », soupire-t-on parfois sans imaginer un instant que le pauvre serait capable, aussi, de répéter toutes les inepties prononcées à son endroit. Le projet avoué de Thierry Savatier de prolonger son essai par une fiction relatant les mémoires de la toile est donc une entreprise risquée. Mais diablement excitante : les langues de tant de personnages célèbres, de Gambetta à Douste-Blazy, se sont déliées devant ce bas ventre touffu, et l'auteur démontre dans le présent ouvrage un tel sens de l'ironie et de la litote, qu'on attend son prochain roman avec l'impatience d'un puceau au bordel. ■

HARRY BELLET

# L'étonnant destin de Marthe Richard La « Veuve qui clôt »

MARTHE RICHARD  
L'Aventurière des maisons closes de Natacha Henry.

Ed. Punctum, 250 p., 18,50 €.

Née en 1889, prostituée à 16 ans, Marthe Betenfeld épouse, en 1914, Henri Richer, riche mandataire aux Halles. Il est tué près de Verdun en 1916, ce qui incite Marthe à offrir ses services au 2<sup>e</sup> Bureau. Le capitaine Ladoux l'envoie en Espagne. Elle séduit un attaché naval allemand et il en fait un agent double peu efficace. Après la guerre, elle épouse Thomas Crompton, directeur financier de la Fondation Rockefeller, et mort dans « *des conditions bizarres* ».

En 1932, elle devient Marthe Richard, malgré elle. Le nom qui ne la quittera plus est inventé par Ladoux dans un ouvrage où il crée sa légende bien loin de la réalité. Repoussée, en 1939, par un agent du 2<sup>e</sup> Bureau qui voit en elle une « *farfelue désuète et paranoïaque* », on la retrouve en 1940 à Vichy, puis à Paris. Son amant Paul Neyme, un repris de justice, lui fait connaître Louis Eggenberger, qui travaille pour la Gestapo, rue des Saussaies. Elle se mêle à leurs trafics et organise des parties fines pour officiers de la Wehrmacht.

A la Libération, ils n'ont guère de peine à la faire reconnaître comme de valeureux héros de la Résistance. Dite « *héroïne des deux guerres* », et perçue comme une « *sainte* », Marthe est élue conseillère de Paris sur la liste de la Résistance unifiée, et obtient, par la loi du 13 avril 1946, la fermeture des maisons closes. Cela ne l'empêche pas, quatorze ans plus tard, de déclarer : « *Je suis pour les maisons closes, mais des maisons modèles, des cliniques sexuelles.* » Lui restait à fonder un prix de littérature érotique et à publier des livres dont *Appel des sexes*. Avant sa mort en 1982, elle milite pour l'installation d'« *hôtels spéciaux* » dans toutes les communes, l'argent de ces bordels devant, écrit-elle, aider à « *bâtir des écoles* ».

On ne peut imaginer vie plus romanesque que celle de cette « *imposteuse* » replacée ici dans son contexte avec un art certain de la narration. Ce panorama n'est pas le moindre intérêt du passionnant récit de Natacha Henry. ■

PIERRE-ROBERT LECLERCQ

# Comment les officiers de l'âge moderne acceptaient de payer le prix du sang Le choix des armes

L'IMPÔT DU SANG  
Le métier des armes sous Louis XIV d'Hervé Drévilleon.

Tallandier, 526 p., 27 €.

Dans son film *Les Duellistes* (1977), Ridley Scott imagine un curieux dialogue. Grièvement touché lors de son troisième combat avec le capitaine Feraud, le capitaine d'Hubert est soigné par sa maîtresse. Pour éviter que sa blessure ne se rouvre alors qu'il est sur le point d'éternuer, celle-ci s'efforce de le faire parler. « *Qu'est-ce que l'honneur ?* », lui demande-t-elle à bout d'imagination ? Et d'Hubert de répondre : « *L'honneur est indescriptible.* »

Bien sûr, les officiers de l'Empire ne sont pas ceux de Louis XIV, et pourtant la question essentielle de savoir pourquoi ils se battent devait se poser à peu près dans les mêmes termes. Pour ce qui est des quelque 20 000 officiers des armées de Louis XIV, Hervé Drévilleon, apporte des réponses éclairantes. L'auteur de *Croiser le fer* (1), un livre formidable sur la pratique et la culture du duel sous l'Ancien Régime, ne se contente pas de dessiner ici les contours d'une armée devenue pléthorique au fil des guerres incessantes menées au nom du roi ; ni de montrer en quoi la récurrence des conflits a nécessité de transformer une armée de mercenaires en une armée permanente et de métier ; il tente aussi, entre la réalité du métier des armes et ses représentations, de brosser le por-

trait complexe et ondoyant, esprit, tripes et sang, de l'officier français des guerres de l'âge « moderne ».

Première constatation, l'armée est à l'image de son temps, confrontée à des tensions permanentes qui sont celles de tout le règne, entre le désir d'uniformité clairement marqué par le pouvoir et la volonté résistante de préserver les particularismes. A chaque fois que le pouvoir crée la règle, il tolère l'exception.

La décision du roi est toute de composition, entre délégation et concession. Le roi ordonne en même temps qu'il laisse à ses officiers le choix de leurs subalternes. Car l'officier ne risque pas seulement sa vie au métier des armes, il y joue aussi son argent et celui des siens. Les capitaines lèvent à leurs dépens leurs propres compagnies. Les indemnités royales sont maigres, les « *grâces* » parcimonieuses et nombreux sont ceux qui quittent la carrière plus pauvres qu'ils n'y sont entrés. Aussi la vénalité des charges militaires officiellement abolie est-elle de fait tolérée.

## Code de l'honneur

Les plaies d'argent, la dureté et les risques du métier devraient dissuader de s'engager, et pourtant l'attrait des armes n'a jamais été aussi fort que sous Louis XIV. Ce paradoxe tient à l'idée que se faisaient les officiers de leur métier. Les valeurs de ces officiers, nobles ou « *de fortune* », puisent dans le vieux fonds du code de l'honneur nobiliaire. C'est bien l'un des grands mérites de Drévilleon d'avoir saisi ce qu'était l'honneur

militaire à cette époque. L'honneur auquel s'attache l'historien tient à cet équilibre instable entre l'obéissance et l'initiative, entre les rodomontades et la véritable bravoure qui se mesure aussi au nombre des blessures ; il tient à la justesse d'une position prise en tenaille entre le regard des autres et le jugement que l'on porte sur soi. C'est ce fameux point d'honneur qui, lorsqu'il est attaqué, conduit tant d'officiers sur le pré en dépit des interdictions et règlements. Et l'honneur n'est rien s'il n'est pas reconnu. L'officier doit tout à la fois être dans l'action et en vue. La valeur ne se suffit pas à elle-même. Elle doit emprunter, comme l'écrit Drévilleon, « *les voies publiques de la notoriété, avant de recevoir la sanction publique de la récompense ou de la réputation* ».

Là encore, on retrouve l'éternel paradoxe de l'ordre administratif et du désordre des réseaux particuliers de solidarité. Ces antinomies mises au jour rendent ce livre passionnant. Ordonnances royales et règlements, *Gazette* de Renaudot qui relate les batailles ou grands modèles littéraires, de Plutarque à Corneille qui rendent compte de la valeur et de l'honneur : tous ces textes cherchent à mesurer l'exacte distance qui sépare le héros de l'Etat. C'est peut-être cette juste distance à laquelle aspiraient la plupart des officiers de Drévilleon, qui est – et reste – « *indescriptible* ». ■

EMMANUEL DE WARESQUEIL

(1) En collaboration avec Pierre Serna et Pascal Briost, Champ Vallon, 2002.

# LES AUTEURS DU « MONDE »

## BONAPARTE À LA CONQUÊTE DE L'ÉGYPTE,

de Robert Solé  
Au début de 1798, Bonaparte a 28 ans. Sa popularité est au zénith, mais il sait que l'heure de la prise de pouvoir n'est pas encore venue. Le vainqueur de la campagne d'Italie conçoit alors le projet d'une expédition en Egypte. L'objectif ? Couper l'Angleterre de la route des Indes, s'emparer d'une terre fertile, mais aussi donner plus de souffle à sa légende naissante. « *Il faut aller en Orient, toutes les grandes gloires viennent de là* », affirme le général. S'appuyant sur les nombreux récits de cette épopée, Robert Solé, médiateur du *Monde*, éclaire minutieusement tous les aspects de la première aventure militaire de la France en Afrique du Nord : les victoires militaires et les revers (Aboukir, Saint-Jean-d'Acre...), le départ sans gloire de Bonaparte, les tentatives désespérées de Kléber et Menou pour sauver ce qui peut encore l'être, mais aussi la confrontation subite de ces deux mondes qui s'ignorent, les travaux des scientifiques, ou des découvertes capitales, comme celle de la pierre de Rosette.  
Seuil, 370 p., 22 €.



## LA VIE SECRÈTE DU LOUVRE,

textes de Véronique Maurus, photos de Jean-Christophe Ballot  
En août 2005, Véronique Maurus publiait une série d'articles dans *Le Monde* sur les secrets du Louvre, ses labyrinthes, ses coulisses, ses réserves, sa sécurité... « *Pendant plus de trois mois (...) j'ai hanté quotidiennement le Louvre, discuté avec les passants, les artistes, les habitués, les professionnels, mais aussi gardiens, techniciens, ouvriers, architectes...* » Ces textes sont repris ici, agrémentés de photographies bien choisies et originales de Jean-Christophe Ballot.  
Ed. La Renaissance du livre-Le Monde, 108 p., 29,50 €.



## PETITES HISTOIRES DE DERRIÈRE

LES FOURNEAUX, de Florence Noiville, illustrations de Christine Noiville  
Cuisiner, c'est bien, mais connaître l'histoire des plats que l'on concocte, c'est mieux. Grâce à ce petit livre mitonné par Florence Noiville, journaliste au « *Monde des livres* », l'œuf mayonnaise, le couscous, le poulet Marengo ou encore la pêche Melba n'auront plus de secret pour les cuisiniers en herbe. Ces derniers d'ailleurs pourront aussi s'inspirer de leurs grands aînés (Vatel, Taillevent, Brillat-Savarin...) à travers les petits portraits qui leur sont consacrés en fin de volume.  
Actes Sud, « *Junior* », 52 p., 11,90 €.





ZOOM



**REGRETS D'HIVER** de Romain Slocombe. Après *Un été japonais* (2000), *Brume de printemps* (2001), *Averse d'automne* (2003), c'est la quatrième saison qui clôt le cycle des aventures de Gilbert Woodbrooke, photographe anglais marié à une Japonaise de Londres. Au terme de ce voyage fantastique dans un Japon réaliste et fantasmé, Woodbrooke aura croisé tous les démons de l'histoire japonaise, la secte Aum, la mafia d'extrême droite, des médecins criminels de la seconde guerre mondiale, mais aussi toutes ces petites Japonaises en uniforme dont il est un admirateur fétichiste. Cette fascination ambiguë, entre attirance irrésistible et répulsion, donne une coloration étrange à ce cycle romanesque, une des entreprises les plus ambitieuses et les plus singulières du roman policier français contemporain. *G. Me.* Fayard « Noir », 470 p., 20 €.

**FANTÔMES ET KIMONOS** d'Okamoto Kidô. Hanshichi, c'est le Sherlock Holmes japonais. Son créateur, Okamoto Kidô (1872-1939), grand admirateur de Conan Doyle, est considéré comme le père du roman policier moderne au Japon. On croise, dans ces nouvelles qui mêlent la subtilité de l'enquête à l'exotisme, fantômes, geishas et monstres en tout genre. *G. Me.* Traduit du japonais par Karine Chesneau, éd. Philippe Picquier, 208 p., 18 €.

**OUT**, de Natsuo Kirino. Quatre femmes s'escriment toutes les nuits dans une usine où elles garnissent à la chaîne des plateaux-repas, bien contentes d'avoir trouvé un boulot dont personne ne veut. D'ailleurs elles ont de plus en plus le sentiment d'être devenues des objets encombrants, y compris pour leurs maris, jusqu'au jour où elles se révoltent. Et là, ça devient vraiment sanglant. Le livre a obtenu le Grand Prix du roman policier au Japon. *G. Me.* Traduit du japonais par Kyôji Nakamura et René de Ceccatty, Seuil, « Thrillers », 590 p., 21 €.

**LE PHARE**, de P. D. James. C'est du concentré de roman policier britannique, avec le huis clos d'une île battue par les vents au large de la Cornouaille, une poignée de privilégiés qui s'y retrouvent pour se ressourcer et une mort suspecte sur laquelle le commandant Dalgliesh va devoir faire merveille bien qu'il soit un peu patraque. La chute est un peu tirée par les cheveux, mais l'ensemble est cousu au petit point avec art. *G. Me.* Traduit de l'anglais par Odile Demange, Fayard, 428 p., 22 €.

**LES YEUX DE CENDRE** de Jeanne Favre d'Arcier. Rien d'étonnant à retrouver une chroniqueuse de mode à Canal Plus sur la presqu'île de Cap Ferret : l'endroit est une véritable réserve pour la bonne bourgeoisie bordelaise et le show-biz parisien. Mais dans une barque vermoulue, à l'état de cadavre grignoté par les crabes, ça fait tache. Sans parler de Cendre, une jeune aveugle toujours accompagnée de son dogue Iago, dont on ne sait pas très bien s'il lui sert de guide ou de chien d'attaque. Une atmosphère étouffante qui tire remarquablement parti du lieu. Et surtout un style aussi mordant que les mâchoires du dogue. *G. Me.* Le Cherche Midi, 256 p., 17 €.

**INTÉRIEUR NUIT** d'Yves Hugues. Un gamin assiste impuissant au viol de sa mère dans un compartiment du Paris-Caen, trop petit pour atteindre le signal d'alarme. Deux autres se rincent l'œil en reluquant la jeune femme dans l'appartement d'en face jusqu'à ce qu'elle reçoive une visite indésirable. Six nouvelles étranges et noires hantées par la peur de ne pas être à la hauteur, tout l'humour grinçant de l'auteur de *Noces de paille*. *G. Me.* Calmann-Lévy, « suspense », 200 p., 18 €.

« Dans les bois éternels », le dixième roman de Fred Vargas, toujours aussi efficace

# Le policier et l'alexandrin

Le dixième roman de Fred Vargas est totalement improbable. Ni plus ni moins d'ailleurs que les neuf précédents, et au fil du temps, ce qui apparaît comme la signature de l'auteur, c'est justement cette constance à rechercher « ce saugrenu de chacun des êtres, leur éclat individuel, leurs originalités aux effets incalculables ».

On trouve bien, *Dans les bois éternels*, le commissaire Adamsberg, policier classique empêtré dans ses problèmes sentimentaux (il est séparé de sa compagne Camille et ne voit que trop rarement son fils), des meurtres en série, les rivalités entre les enquêteurs d'une même brigade, mais toutes ces situations habituelles de l'intrigue policière sont utilisées d'une manière décalée.

Prenons le cas des conflits au sein d'une même équipe de policiers. Adamsberg est béarnais, originaire de la vallée du Gave. Un nouveau lieutenant débarque dans la brigade, un certain Veyrenc de Bilhc, originaire de la vallée voisine, celle d'Ossau. Les gamins des deux vallées ont toujours formé des bandes rivales qui s'affrontent depuis la nuit des temps. Veyrenc, dans son enfance, a même été sauvagement agressé par un commando du village voisin dont Adamsberg faisait partie. Leurs retrouvailles en tant qu'adultes sont-elles dues au hasard ou Veyrenc a-t-il entrepris une croisade vengeresse ? Cette dernière hypothèse est d'autant plus vraisemblable que deux anciens membres de la bande d'agresseurs sont morts dans d'étranges accidents. Cette péripétie vient pimenter le déroulement de l'enquête principale. Rien d'exceptionnel, mais quand Veyrenc tente de se justifier, il déclare : « Est-ce une faute, est-ce un crime, que d'avoir vu le jour/Non loin de vos vallées ? Est-ce donc un outrage/D'avoir posé mes yeux sur les mêmes nuages ?/D'avoir couru enfant au long de vos montagnes/Que les Dieux comme à vous m'ont données pour compagnes ? »

**Etrange manie**  
Un policier qui s'exprime en alexandrins, cela ne doit pas être très répandu, ni franchement pratique. C'est la raison pour laquelle Veyrenc ne cesse d'être muté de commissariat en com-

missariat. Personne ne supporte son étrange manie mais lui n'y peut rien, c'est un traumatisme familial hérité d'une grand-mère toquée de Racine. Il est incapable de se retenir (« Hélas, je ne le puis, Seigneur, car tout m'y porte/Le sang de mon ancêtre à ce péché m'exhorte »).

Parfois les alexandrins claudiquent un peu, mais ils sont dans l'ensemble si convaincants qu'on est presque tenté d'aller vérifier à la source s'il ne s'agirait pas par hasard d'authentiques citations de Racine. Plus qu'un

réalisme d'une intrigue policière c'est à un usage surprenant du langage narratif que s'attache Fred Vargas.

Quand son commissaire Adamsberg surprend une conversation dans un bistrot de Normandie, il se livre aussitôt à une analyse musicale de cette « rhétorique rurale auguste et dérisoire » avec introduction du thème, ponctuation, reprise et développement, qui donne lieu à un véritable morceau d'anthologie.

Et pourtant tous ces ornements, tous ces voiles, ne détournent pas

vraiment de l'intrigue, car il y en a bien une. Avec de vrais meurtres, des méthodes d'investigation parfaitement réalistes et même une brillante légiste, Ariane, chargée de dérouler le fil conducteur de l'intrigue. Au lieu d'aborder la question de front, on accomplit de multiples détours qui sont autant d'étapes indispensables dans la solution de l'énigme.

**Petite bête**  
Ainsi il importe de savoir si la taille d'un individu, en rapport avec la circulation sanguine, a une influence sur l'irrigation du cerveau, compte tenu du fait qu'Emmanuel Kant mesurait 1,50 m ; si les chats ont un os dans le pénis et les porcs dans le groin ; si les reliques de saint Jérôme peuvent encore être de quelque utilité. Archéozoologue de formation, Fred Vargas aime bien chercher la petite bête. Dans *L'Homme à l'envers*, il était question de loup-garou, dans *Pars vite et reviens tard* du bacille de la peste. Ici ce sont les bouquetins des Pyrénées et

surtout les cerfs de Normandie qui sont au cœur de l'affaire. L'affaire trouvera son dénouement lorsqu'une enquêtrice émergeant du coma se mettra à son tour à parler en vers « *Voir le dernier Romain à son dernier soupir, Moi seule en être cause et mourir de plaisir* ». Cette fois c'est du Corneille (Horace Acte IV, scène 5), mais cela change tout : car si Corneille peint les hommes tels qu'ils devraient être, Fred Vargas les peint tels qu'ils sont. La croyance en un élixir magique, une histoire de revenants, la naissance d'une rumeur, rien de tout cela n'a vraiment changé. C'est peut-être la raison de l'engouement extraordinaire que suscitent ses romans, cette faculté qu'elle a de démontrer avec humour qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil et que si l'on se moque volontiers des superstitions d'autrefois, il suffit de gratter un peu pour découvrir sous le vernis de nos comportements rationnels les mêmes peurs ancestrales. ■

éd. Viviane Hamy, 450 p., 18 €.

GÉRARD MEUDAL



JEAN-MARC TINGAUD

## Deux romans de Nicolas Remin et Donna Leon Morts à Venise

**L'IMPÉRATRICE LÈVE LE MASQUE (Schnee in Venedig)** de Nicolas Remin.

Traduit de l'allemand par Frédéric Weinmann, éd. Alvik, 292 p., 18 €.

**LE MEILLEUR DE NOS FILS (Uniform Justice)** de Donna Leon.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par William Olivier Desmond, Calmann-Lévy, 280 p., 19 €.

Est-ce à cause de ses eaux pres- que mortes ? De l'opacité des canaux ? De la décomposition qui s'opère en dessous du niveau de la lagune ? De l'importance des masques dans les images associées à la ville – en un mot, de ce petit quelque chose de morbide dans son caractère ? Toujours est-il que Venise inspire les auteurs de romans policiers, comme le montrent ces temps-ci deux livres très différents.

Le premier, bien sûr, est un nouveau récit de Donna Leon. Les amateurs de la dame, et ils sont nombreux à travers l'Europe, savent bien que cette Américaine installée à Venise depuis plus de vingt ans est la femme d'un seul homme, si l'on peut dire : Guido Brunetti, commissaire principal, homme de bien, très amoureux de sa femme Paola et fasciné par sa secrétaire, l'électrisante signorina Ellettra. Cette fois, le commissaire s'attaque au

suicide d'un adolescent, en fait un meurtre, lié à d'obscurs trafics d'armes. Comme toujours et sans jamais se départir de son regard aigu, Donna Leon décortique avec humour et précision les rouages de la société italienne, ses vices et la manière dont la loi se trouve constamment bafouée. Une fois encore, le commissaire trouvera les coupables et, une fois encore, ceux-ci échapperont plus ou moins à leur punition.

### Vérité qui déplaît

L'autre roman s'en va loin de notre époque, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, à l'heure de la domination autrichienne. Il s'ouvre par le viol d'une toute jeune fille, mais aussi par l'assassinat d'un personnage important de l'Empire austro-hongrois, à bord d'un paquebot en provenance de Trieste. C'est le commissaire Tron, descendant désargenté d'une auguste famille vénitienne, qui va mener l'enquête – officiellement, puis officieusement : soutenu par l'impératrice Sissi, de passage à Venise, Tron cherche une vérité qui déplaît, après que la police militaire autrichienne lui a retiré l'affaire. Nicolas Remin, auteur de ce livre écrit avec élégance, est un Allemand, né à Berlin en 1948. Son roman, qui devrait être le premier d'une série centrée autour du personnage de Tron, se lit avec beaucoup de plaisir : l'auteur a le chic pour mêler une dose raisonnable de suspense à pas mal de finesse dans la description des situations et des personnages. Vivement le suivant ! ■

R. R.

## Intrigues atypiques dans la Chine postcommuniste Un commissaire poétique

**LE TRÈS CORRUPTIBLE MANDARIN (Red Rats. A Case of Two Cities)** de Qiu Xialong.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Françoise Bouillot, éd. Liana Levi, 380 p., 19 €.

L'histoire se passe à Pékin, en pleine révolution culturelle. Un journaliste chargé de rechercher des auteurs prolétariens illustrant la doctrine du président Mao sur l'art et la littérature au service de la politique vient interroger des ouvriers d'une aciérie. Un jeune apprenti, Bao, tout en grignotant des graines de pastèque, lui répond : « Qu'est-ce que je pourrais bien raconter ? Rien de ce que dit un ouvrier sans éducation ne peut vous intéresser. (...) Regardez-moi ça : une si petite graine ne peut donner qu'une minuscule pastèque et il n'y a rien à y faire. » Enthousiaste, le journaliste tourne cela en quatre vers à la gloire de la lutte des classes. Bao devient, malgré lui, un héros de la révolution culturelle et un auteur célèbre.

Quarante ans plus tard, président de l'Union des écrivains, il accompagne aux Etats-Unis une délégation d'écrivains chinois, dont le Parti a confié la direction à Chen Cao, inspecteur de police et jeune poète prometteur. Mais l'inspecteur Chen a de bonnes raisons de se demander s'il s'agit là d'une reconnaissance de son talent littéraire ou d'une manœuvre destinée à l'écarter de l'enquête qu'on venait de lui confier sur le principal fléau de la Chine postcommuniste : la corruption. Chen était en effet

chargé de faire toute la lumière sur les agissements d'un certain Xing Xing, cadre du parti et magnat des affaires en fuite aux Etats-Unis. Mais ses recherches provoquent bien des remous et quelques assassinats. La tâche de l'inspecteur Chen est d'autant plus délicate qu'il ne sait jamais d'où vient le plus grand danger, des membres des Triades auxquels il s'attaque ou des autorités qui se servent de lui comme d'un alibi pour améliorer leur image devant l'opinion internationale. Né à Shanghai en 1953, Qiu Xialong, émigré aux Etats-Unis après la répression du mouvement de la place Tiananmen, a créé avec le personnage de l'inspecteur Chen une figure singulière de l'intrigue policière. Poète par goût et policier par nécessité, spécialiste comme l'auteur de T. S. Eliot, il se débat au milieu des contradictions de la société chinoise contemporaine et de ses nouvelles réalités économiques avec un mélange de candeur et de perspicacité. Il faut souligner que l'édition française a le mérite de fournir en annexe les références des nombreux poètes chinois chez qui ce policier atypique puise son inspiration. Mais les romans de Qiu Xialong sont généralement centrés sur le même thème, les relations entre les deux grandes puissances rivales, la Chine et les Etats-Unis, et peuvent apparaître à ce titre comme les dignes successeurs des grands romans d'espionnage du temps de la guerre froide. ■

G. ME.

Signalons également la reprise en poche d'*Encres de Chine* (Points, 316 p., 7 €).



## Dans un marché en stagnation, les commerces de proximité sont à la peine

# Les libraires indépendants face aux mutations du marché du livre

En 2005, les grandes librairies et librairie spécialisées ont représenté 19,1 % des achats de livres en valeur et 16,7 % en volume, selon les dernières statistiques publiées par le ministère de la culture. Mais d'une année sur l'autre, les librairies voient leur part de marché grignotée par les grandes surfaces spécialisées ou alimentaires, même si, tous réseaux confondus (avec les maisons de la presse et les librairies-papeteries), elles totalisent encore 26,9 % des achats de livre, ce qui les place comme premier réseau de distribution en France.

Reste que les perspectives ne sont guère rassurantes. La librairie française fait grise mine après un piètre premier trimestre 2006, qui s'est achevé avec une croissance zéro en valeur. Elle a souffert au niveau des ventes en littérature générale, qui constitue pourtant traditionnellement son point fort. Dans le même temps, ces ventes se sont plutôt bien portées dans les enseignes multiculturelles comme les Fnac ou Virgin.

De fait « la structure de l'offre aujourd'hui n'est guère propice à la librairie », analyse Sophie Martin, de l'institut Ipsos. Dans la catégorie « non-fiction » par exemple, le succès écrasant, depuis son lancement en mars, du livre de Franz-Olivier Giesbert, *La Tragédie du président*, chez Flammarion, a pesé sur le marché, au point de monopoliser les ventes. Seul *American Vertigo*, de Bernard-Henri Lévy, a quelque peu résisté. En règle générale, les comptes de la librairie se portent d'autant mieux qu'il existe à chaque fois plusieurs locomotives en littérature française et étrangère, en policiers, en essais et documents pour attirer un public plus nombreux, plus large et plus curieux.

Le phénomène de « best-sellerisation » et la massification de l'offre jouent à plein contre la librairie, en

réduisant de manière artificielle l'éventail des choix, alors que la production est pourtant de plus en plus abondante, (65 298 livres édités en 2005). Par ailleurs, la vogue des livres pratiques qui ne se dément pas, ne bénéficie quasiment pas aux grandes librairies. En tout état de cause, ces ouvrages font surtout du volume, et dégagent très peu de valeur.

Bref, c'est à une véritable mutation du marché du livre que les libraires se trouvent désormais confrontés. Grâce à la loi du 10 août 1981 sur le prix unique du livre, qui est, selon l'expression de Jean-Marie Ozanne, membre du Syndicat de la librairie française (SLF) et directeur de Folies d'encre à Montreuil-sous-Bois, « la première loi de développement durable » appliquée à un secteur de l'économie, la France se trouve dotée d'un des réseaux de librairies indépendantes les plus développés au monde.

### Hausse des taux de retour

Aujourd'hui, ce sont les libraires qui portent à bout de bras la loi Lang, dont on fêtera les 25 ans, cette année, car depuis le décès de Jérôme Lindon, son véritable inspirateur, aucun éditeur n'a véritablement repris le rôle joué par l'ancien patron des Editions de Minuit. Pourtant les éditeurs sont à leur tour touchés de plein fouet par les difficultés des libraires, notamment en raison de l'augmentation des taux de retour aux éditeurs. « Dans les petites librairies, ils dépassent désormais les 30 % », indique Jean-Marie Ozanne. La majorité des grandes maisons comme Grasset, Plon, etc. ont pu constater que les pics de retour s'établissaient, maintenant, même pour les ouvrages qui ont du succès, trois mois exactement après leur mise en vente, ce qui traduit des besoins urgents de trésorerie.

« Quand la crise s'installe... » tel était le titre de l'éditorial de Gilles de La Porte, qui, lundi 28 mai, cédera la présidence du SLF à Benoît Bougerol, directeur de la Maison du livre à Rodez. Les problèmes économiques de la librairie sont de deux ordres. D'une part, elle souffre d'un manque de rentabilité, l'une des plus faibles dans le commerce de détail. Alors que les charges augmentent (coûts des loyers en centre-ville, frais de transport pour l'acheminement des livres...), les libraires voient leur marge de manœuvre remise en cause pour leur politique salariale. Les frais liés à l'emploi d'un personnel qualifié s'élèvent à 18 % en moyenne, alors qu'ils sont deux à trois fois moindres dans les grandes surfaces, selon qu'elles sont spécialisées ou pas. La vente en ligne accentue ce déséquilibre, puisque, comme l'explique Christian Thorel, de la librairie Ombres blanches, à Toulouse, il y a sur le plan salarial, une menace « d'indifférenciation entre un libraire expérimenté et un magasinier de plate-forme d'expédition ».

D'autre part, toute la génération des libraires qui ont porté la loi Lang va prochainement partir à la retraite. Selon Benoît Bougerol, « nombre de librairies seront confrontées au moment de la cession du fonds à une offre de Berstelsmann et probablement d'Hachette ». Dans ces conditions, comment conforter un réseau d'indépendants ? La question des remises consenties par les éditeurs promet d'être au cœur des discussions que le Syndicat national de l'édition et le SLF auront ensemble, à l'automne, une fois analysés les résultats de l'enquête conjointe menée sous l'égide de la direction du livre. Une réforme de l'office, ce système qui régit la distribution des livres, pourrait aussi être à l'ordre du jour. ■

ALAIN BEUVE-MÉRY

## Un appel à la grève chez Larousse

C'est le premier signe de tension dans le monde de l'édition, depuis le début de l'année. L'intersyndicale (CFDT, CGT, FO-USI) des salariés de Larousse, dans le giron d'Hachette Livres depuis juin 2004, appelle à un débrayage, jeudi 1<sup>er</sup> juin. Deux points focalisent les inquiétudes : la politique sociale de la nouvelle direction et sa stratégie éditoriale. Autrement dit, la place de Larousse au sein du groupe Lagardère. Au moment du rachat, Hachette avait promis « la stabilité et l'autonomie » aux salariés de la maison fondée en 1852.

Dans le paysage français, Larousse tient une place à part. C'est un éditeur qui a un passé glorieux, une très forte identité, reconnue en France et à l'étranger, et une tradition combative. Contrairement au reste de l'édition où la CFDT est le syndicat le plus représentatif, c'est la CGT qui y est majoritaire. C'est surtout une maison ballottée, au gré des changements à répétition : « Depuis dix ans, Larousse a connu quatre actionnaires, cinq directions et six ou sept stratégies différentes... », précise l'intersyndicale.

Qui plus est, en 2005, Larousse a connu deux échecs : son *Grand Larousse illustré* s'est fait tailler des croupières par *Le Dictionnaire culturel en langue française*, dirigé par Alain Rey (Le Robert), et les petites encyclopédies Nomade à destination de la jeunesse se sont vendues à 30 000 exemplaires pour une mise en place de 100 000.

### Nouvelle direction

Pour redresser la barre – même si les comptes de la maison sont restés excédentaires en 2005 – et surtout pour réduire les coûts de structure, une nouvelle direction a été mise en place au printemps. Le PDG Philippe Merlet a été écarté, tout en conservant la direction des filiales internationales. Il a été remplacé par Isabelle Jeuge-Maynard, qui a fait ses preuves à la tête d'Hachette éducation, dont elle conserve les rênes, tout en prenant la présidence de Larousse France. Ce découplage inquiète, alors que l'international (monde hispanophone et pays d'Europe de l'Est) représente, après les ventes du Petit Larousse, une des sources de profit de la maison.

Aujourd'hui, Larousse compte près de 300 salariés, parmi lesquels une trentaine de CDD dont les contrats ne sont pas renouvelés et une vingtaine de travailleurs à domicile. L'éditeur a conservé en interne un certain nombre de services qui ailleurs sont souvent externalisés. Un ressaisissement du personnel avec à la clé « une meilleure adaptabilité des salariés pour permettre de lisser la charge de travail » a été demandé.

Depuis son arrivée, Isabelle Jeuge-Meynard s'est attelée à une refonte du comité de direction, ce qui a entraîné quelques départs. « Qui dit nouvelle direction dit nouvelles orientations, nouvelles activités », précise-t-elle. On assiste à un chassé-croisé entre des cadres d'Hachette éducation et de Larousse. Pour les orientations plus stratégiques – choix de développer les livres pratiques plutôt que les livres illustrés, par exemple –, Isabelle Jeuge-Meynard entend se donner un peu de temps et décider « après l'été ». « Je comprends que les salariés soient inquiets, même s'il n'y a vraiment pas de quoi », conclut-elle. ■

A. B.-M.

## AGENDA

LE 27 MAI.  
**LABAN/STASSEN. A Paris**, dans le cadre « Des éditeurs font le printemps », lecture-rencontre avec Michel Laban et Jean-Philippe Stassen, pour la sortie du livre *Nous avons tué le chien teigneux*, de Luis Bernardo (à 16 heures, à la Halle Saint-Pierre, 75018).

LE 29 MAI.  
**LEVINAS. A Paris**, la revue *Cités* et l'Association pour la célébration du centenaire d'Emmanuel Levinas organisent une table ronde « Emmanuel Levinas, violence et éthique » avec, notamment, Yves-Charles Zarka et Stéphane Mosès, suivie de la projection d'un entretien avec le philosophe, « Toi qui me regardes », réalisé par France Guwy (1986) (à 18 heures, à l'Hôtel de Ville, 3, rue Lobau, 75004).

DU 29 MAI AU 5 JUIN  
**AMÉRIQUE.** Pour les dix ans de « Terres d'Amérique », Francis Geffard et les éditions Albin Michel organisent une tournée de sept auteurs : Louise Erdrich, Christopher Coake, Anthony Doerr, Elwood Reid, David Treuer, Brady Udall et Dan Chaon. Ils seront lundi 29 mai à 18 h 30 à Paris, au Mk2 Bibliothèque, salle B, 128-162, av. de France. Mardi 30 mai, à 17 heures, à la librairie Ombres blanches à Toulouse, 50, rue Gambetta. Mercredi 31 mai, à 18 h 30, à la Médiathèque centrale Emile-Zola - Antigone à Montpellier. Jeudi 1<sup>er</sup> juin, à 17 heures, à la librairie Lucioles, 13, place du Général-de-Gaulle, à Vienne, avec un débat à 19 h 30 à l'Institut Robin. Vendredi 2 juin, à 17 heures, au Furet du Nord, 15, place du Général-de-Gaulle, à Lille. Du 3 au

5 juin, ils seront au festival Etonnants Voyageurs, à Saint-Malo. Rens. : 01-42-79-18-86 (Albin Michel)

LES 31 MAI ET 1<sup>er</sup> JUIN.  
**COOPER/HODEL. A Paris**, le Centre Pompidou accueille, à l'occasion du cycle « Los Angeles, éléments d'enquête », Dennis Cooper, qui s'entretiendra sur « Los Angeles : 1980 » (le 31 à 19 h 30), et Steve Hodel, sur « L'Affaire du dahlia noir » (le 1<sup>er</sup> à 19 h 30) (petite salle, niveau -1 ; rens. : 01-44-78-46-52/43-68).

LE 1<sup>er</sup> JUIN.  
**CASTELLANOS MOYA. A Paris**, les éditions Les Allusifs reçoivent Horacio Castellanos Moya pour la parution de son roman *Déraison* (à 18 h 30, à la librairie Compagnie, 58, rue des Ecoles, 75005).

## Francis Geffard, dix ans de « Terres d'Amérique »

Il est têtue Francis Geffard – c'est sa femme qui le dit – et il a raison : en dix ans, « Terres d'Amérique », la collection qu'il a fondée aux éditions Albin Michel, peut se prévaloir d'un catalogue riche d'à peine 80 titres, mais de belles découvertes. Louise Erdrich – qui, soutenue par Philip Roth, a connu un joli succès avec *La Chorale des maîtres bouchers* – Sherman Alexie, Christopher Coake, Thom Jones, John Murray. Beaucoup de jeunes auteurs donc, et de recueils de nouvelles aussi : « un genre que j'adore ! Et puis, je préfère de très bonnes nouvelles à un roman passable ».

Attablé devant un mille-feuille, ce gourmand est un travailleur acharné, passionné. Et, même s'il n'aime pas beaucoup parler de lui, « l'avantage des anniversaires, c'est qu'ils nous permettent, même symboliquement, de marquer un temps d'arrêt. »

En 1992, Francis Geffard lançait « Terres indiennes » afin de rendre justice à une littérature encore souvent victime de clichés – que balayait magistralement James Welch avec *L'hiver dans le sang* (1992). Cette collection accueille aujourd'hui des titres de non-fiction – à raison de deux à trois par an. Quatre ans plus tard, c'est « Terres d'Amérique », et un leitmotiv : « L'Amérique n'est pas New York et New York n'est pas l'Amérique. » Davantage intéressé par les marges – ce qui ne veut pas dire, précise-t-il d'emblée, auteurs marginaux –, Francis Geffard retrousse ses manches et, à coups de machette, se fraye un chemin dans ce difficile métier qu'est l'édition. Un métier sur lequel il porte un regard de libraire : à peine âgé

de vingt ans, Francis Geffard ouvrait la librairie Millepages à Vincennes – un pari transformé en véritable réussite puisque les 20 mètres carrés sont devenus 500 ! « On assiste, en même temps qu'à une "peopelisation" des écrivains, au recul de la fiction et, plus largement, à celui du livre dans les médias non écrits, ainsi qu'à une stagnation des ventes, et à une surproduction. Les libraires ne peuvent, seuls, faire face à tout ça. » Les remèdes ? « Il faut sortir de nos bureaux, être présent d'autres manières. L'édition ce n'est plus les bureaux calfeutrés et les soirées mondaines. On se doit d'innover et de rénover. »

C'est aussi pour cela qu'il a créé le festival America qui se tient tous les deux ans et dont la troisième édition aura lieu du 28 septembre au 1<sup>er</sup> octobre, et qui, en 2004, a tout de même accueilli 15 000 personnes en 48 heures. Avec sept de ses auteurs, il part, du 29 mai au 5 juin, à la rencontre de la France, de ses lecteurs et de ses libraires – une opération de grande ampleur est menée dans trois cents points de vente (voir agenda).

En choisissant de ne publier que huit titres par an – « Je n'ai pas envie de mettre en concurrence mes auteurs » –, Francis Geffard peut s'en occuper au plus près : « c'est vrai, on s'écrit beaucoup, et je lis souvent des œuvres en cours d'écriture ». Avec patience et endurance, il semble toujours en recherche de tonalités nouvelles : « Rien ne m'excite moins que la normalité et la norme. Pour moi, l'édition c'est ce petit miracle quand à la lecture je découvre une voix. C'est cette émotion-là que je recherche. » ■

EMILIE GRANGERAY

## L'ÉDITION

**Le 22<sup>e</sup> prix du jeune écrivain**, qui vise à faire émerger de jeunes talents français et francophones, a été remis, vendredi 19 mai à Muret (Haute-Garonne). Pour les Français, le premier prix a récompensé Jean-Baptiste Garcia (24 ans) pour sa nouvelle *Ne rien faire*, inspirée de son expérience en Afrique. Le Camerounais Charles Tenguene Gomtso, avec *Le Ruisseau*, a obtenu le prix du jeune écrivain francophone. Les treize textes primés (sur 854 reçus) seront publiés en mars 2007, au Mercure de France. A noter également, l'arrivée dans le jury francophone de la romancière algérienne Maïssa Bey et de Mathias Enard, Prix des cinq continents, ainsi que Marie Ndiaye et Philippe Ségur dans le jury français.

**Albin Michel et Thierry Pfister**, auteur de *Lettre ouverte aux gardiens du mensonge*, ont gagné contre M<sup>me</sup> Georges Kiejman, qui avait été mis en cause dans l'ouvrage, au nom du droit au pamphlet. A l'issue de huit ans de procédure, la cour d'appel d'Orléans a, dans un arrêt du 12 mai 2006, suivi la Cour de cassation en estimant que l'ensemble de la procédure engagée devait être annulée et a condamné Maître Kiejman à régler 10 000 euros pour les frais de procédure.

**Sophie Barluet** a été chargée par Benoît Yvert, président du Centre national du livre, de piloter le projet « Livre 2010 » qui doit redéfinir une politique publique en faveur du livre. Elle quitte le Seuil, où elle avait été recrutée en janvier 2005, comme secrétaire générale éditoriale, avant de coordonner la refonte des sites internet du Seuil et de La Martinière, depuis janvier 2006.

**La fête de la BD**, dont la deuxième édition se tient du 29 mai au 5 juin, a décidé d'offrir un album en deux versions intitulé *Fête de la BD, faites de la BD !* Il sera donné en cadeau à tous ceux qui achèteront ou emprunteront un album dans une librairie, une maison de la presse ou une bibliothèque, ou qui participeront à un des festivals de BD, organisés dans une trentaine de villes. La première version, destinée au grand public, a été imprimée à 400 000 exemplaires ; la seconde, pour les 10-13 ans, à 50 000.

**Les éditions Bleu autour**, créées en 1997 par Patrice Rötzig à Saint-Pourcain (Allier), ont lancé « La

petite collection ». Sous ce label seront réunis des inédits ou des rééditions de textes courts et denses, de format pratique, allant de 8 à 10 euros. Parmi les six premiers titres figurent aussi bien *Les Carnets d'un francophone* de Jean-Marie Borzeix, ancien directeur de France Culture, que *Bug Jargal*, le premier roman écrit par Victor Hugo à l'âge de 16 ans.

**Le sentier André-Beucler**, en hommage à l'auteur de *Gueule d'amour*, a été ouvert le 18 mai, à Bondeval (Doubs). Conçu et tracé par Manuel Brun, animateur de l'architecture et du patrimoine, l'itinéraire de ce sentier, proche de la maison familiale de Beucler, permet de retrouver les chemins empruntés par les ouvriers se rendant à Mandeure et quelques-uns des lieux dépeints par Beucler dans ce roman qui inspira, en 1937, Jean Grémillon pour son film, interprété par Jean Gabin et Mireille. Accessible du GR5 et du tour du pays de Montbéliard, ce sentier est situé sur la route des grands sites du Doubs, sur la route Vauban et celle des lieux de mémoire.

**Le comité René-Char**, chargé d'organiser les célébrations du centenaire de la naissance du poète en 2007, a été installé, mercredi 24 mai. Composé de 12 personnes, sa présidence a été confiée à Yves Peyré, conservateur de la bibliothèque Jacques-Doucet.

**PRIX**  
La Société des gens de lettres (SGDL) vient d'attribuer ses **Grands Prix de printemps 2006** : Littérature à Jacqueline Harpman, *Du côté d'Ostende* (Grasset) ; Poésie à William Cliff, *Pain quotidien* (La Table ronde) ; Roman à Patrick Roegiers, *Le Cousin de Fragonard* (Seuil) ; Nouvelle à Michel Lambert, *Une touche de désastre* (Le Rocher) ; Essai à Paul Veyne, *L'Empire gréco-romain* (Seuil) ; Livre jeunesse, à Emmanuelle Houdart, *Les Voyages merveilleux de Lilou la fée* (Actes Sud junior) ; Prix Paul Féval de littérature populaire à Christian Signol, *Les Messieurs de Grandval* (Albin Michel) ; Prix Poésie Charles Vildrac à Jacques Ancet, *Diptyque avec une ombre* (Arfuyen) ; les deux prix de traduction : Gérard de Nerval, à Bernard Lortholary, *Mozart : lettres des jours ordinaires 1756-1791*, présentées par Annie Paradis (Fayard), et Baudelaire à Claro, *Shalimar le clown* de Salman Rushdie (Plon).



# Carmen Bernand

## Le vertige des marges

Elle se joue des frontières, jongle avec les cultures. Rencontre avec une spécialiste des mondes métis, auteur du remarquable « Un Inca platonicien »



L'hospice de vieillards de Nanterre aux portes de Paris, les villages des Andes ou de l'Equateur, les petits mondes de Buenos Aires, mais aussi celui des chroniqueurs et conquistadors espagnols ou de l'élite intellectuelle métisse qui, à l'instar de l'Inca Garcilaso de la Vega, à l'aube du Siècle d'or, vient du Nouveau Monde édifier l'Ancien, l'art de Carmen Bernand tient autant de l'historienne que de l'ethnologue, de la sociologue et de l'anthropologue. Une attention scrupuleuse à la parole de l'autre, dégagée de tout parti pris et soucieuse de ne jamais s'en tenir aux lieux communs ou aux étiquettes simplificatrices, une science du questionnement si habile qu'elle en paraît aussi neuve qu'évidente : tout révèle une liberté d'esprit et un don pour traverser les frontières qui ne s'encomrent pas des carcans que les modèles marxistes ou structuralistes proposent aux plus frileux de sa génération.

Rien d'étonnant à ce que Carmen Bernand s'intéresse depuis toujours

aux mondes métis. Née en France d'un couple de républicains espagnols à la situation irrégulière – on est en 1939 –, elle quitte à deux mois la patrie des droits de l'homme qui n'en reconnaît pas aux sans-papiers pour l'Argentine où elle grandit, sans nationalité de fait, jusqu'à l'âge de 25 ans. Si légalement c'est un problème, linguistiquement, c'est une chance, et la jeune Carmen, hispanophone de naissance, parle très tôt la langue de Voltaire, – « *mon bien personnel* », commente-t-elle aujourd'hui, rare confiance personnelle d'une femme, dont la discrétion ne joue pas l'humilité – scolarisée au lycée français de Buenos Aires, avant de fréquenter l'université de la capitale (1957-1963) durant la courte parenthèse démocratique que connaît alors le pays. Au terme d'un cursus d'anthropologue, elle décide de venir en France pour travailler sa thèse sous la houlette de Claude Lévi-Strauss. Elle a lu *Tristes tropiques*, lui a écrit. Il a répondu : « *Mon séminaire commence le...* » Elle accourt... au rythme moins fougueux du bateau qui la

ramène vers le Vieux Continent. D'emblée elle est subjuguée par l'homme, impressionnée par sa distance et sa courtoisie – Carmen Bernand se souvient, émue, d'« un séminaire proustien »...

Mais pour l'heure, il faut vivre. Sans revenus – elle donnait outre-Atlantique des leçons de français et de latin pour assurer son argent de poche – elle cherche des vacances. C'est alors que Lévi-Strauss l'adresse à Alain Touraine, qui la fait entrer au centre de documentation de l'Institut d'Amérique latine à la fin 1964. Voilà la jeune Carmen – M<sup>lle</sup> Muñoz encore – prête à se consacrer à sa thèse. A la demande du maître, elle reprend les notes de son disciple, Lucien Sebag, qui vient de se suicider. Ce sera son premier ouvrage. *Les Ayoré du Chaco septentrional*. Un livre structuraliste, dans l'optique du temps, qu'elle achève après mai 1968.

La date n'est pas indifférente, puisque la jeune ethnologue vit le mouvement de contestation estudiantine mieux qu'aux premières loges – sur scène. Touraine lui a proposé un poste d'assistante en sociologie à Nanterre dès 1967. Aussi accueille-t-elle dans son cours un rouquin qui dénonce la société de consommation comme une « *aliénation capitaliste* », ce que la jeune femme peine à comprendre, forte de son expérience de la misère latino-américaine. Mais le dialogue s'instaure et, avant de plus hauts personnages, la voilà qui essuie la rhétorique de Daniel Cohn-Bendit.

L'après-mai impose ses priorités : « *Il fallait broyer du concret* ». Inventant les voies d'une anthropologie urbaine encore floue, Carmen Bernand se met au travail en visitant la Maison de Nanterre. Un asile aux portes de Paris, où vont mourir les vieux. Deux ans de terrain, épuisants, capitaux aussi. Tant par la nécessité de compréhension, qui interdit les analyses superficielles, que par la difficulté de l'enquête – désamorcer les méfiances, compléter l'information observée avec les fonds documentaires de l'Assistance publique et de la Bibliothèque nationale sur les hospices et les « gens de peu », intégrés socialement jusque-là, avant leur mise à l'écart pour ne pas dire leur rejet – ou la révélation que ces laissés-pour-compte n'intéressent guère.

Propose-t-elle un papier à *Libération*, on lui rétorque d'abord que ce sont là des vieux « *spéciaux* ». Irréductible, et portée par la dette qu'elle estime avoir contractée, au fil d'une enquête parfois oppressante, envers ces gens « *terribles et drôles* » – on est dans le moment Foucault –, elle en fait un livre, *Les Vieux vont mourir à Nanterre* (Le Sagittaire, 1978). Mais n'oublie pas le terrain amérindien. Pour sa thèse d'Etat, qu'encadre le géographe Olivier Dolfuss, elle part pour l'Equateur travailler sur les maladies et les représentations du malheur, jusque dans le vocabulaire, les structures de la langue quechua perçant sous l'espagnol lorsqu'il s'agit de dire l'essentiel. Ainsi pour « *prendre la route* » il n'est ques-

tion que de « *prendre les témérités* ». Un langage de l'allégorie qui évoque la langue de Gabriel Garcia Marquez, parlée ici au naturel. *La Solitude des Renaissances. Malheurs et sorcellerie dans les Andes* (Presses de la Renaissance, 1985) livre une mouture grand public de ce beau travail mené au terme d'une organisation acrobatique (cours en amphithéâtre, terrain français et semestre sabbatique pour l'enquête andine), d'autant plus que la jeune chercheuse emmène avec elle son fils d'un an à peine, garçonnet blond aux yeux verts que les Andins vénèrent comme une idole – elle n'en livrera pas plus sur la sphère privée...

### Soif de remise en cause

Si la reprise de l'étude en espagnol donne à Carmen Bernand la délicate occasion de repenser le texte, lisible désormais par ceux qui l'ont inspiré, elle est déjà ailleurs aussi, sur la piste du « tueur de l'Oise » dont le sinistre palmarès – sept victimes : « *six femmes et un Gitane* » – établit la réputation. Travaillant avec son ami Patrick Reumaux sur la rumeur, elle sonde au comptoir des bars une psychologie humaine qu'elle n'avait pas encore étudiée. Mais la résolution de l'énigme policière, décevante puisque le coupable n'est pas le notable qu'« on » espérait, fait tourner court le projet éditorial. Pour Carmen Bernand, seule peut-être, l'expérience reste plus qu'heureuse, captivante.

D'une curiosité insatiable, l'anthropologue multiplie les aventures. Seule ou à deux. En duo, avec Serge Gruzinski, qu'elle a connu en Espagne, aux archives de Séville, quelques mois avant la mort de Franco – travaillant à sa thèse sur le Mexique, il était pensionnaire de la Casa Velasquez –, elle anime bientôt un séminaire à l'Ecole des hautes études réservé aux lève-tôt (8 heures du matin !) d'où sortira leur essai *De l'idolâtrie. Une archéologie des sciences religieuses* (Seuil, 1988), promis à une belle diffusion internationale. Ensemble, les deux chercheurs s'engagent bientôt dans une formidable *Histoire du Nouveau Monde* (Fayard, tome I *De la découverte à la conquête*, 1991 ; tome II *Les Mélanges*, 1993),

**Carmen Bernand, casa de America, Madrid, mai 2006.**

JUAN MANUEL CASTRO PRIETO/  
VU POUR « LE MONDE »

dont le propos corrige bien des idées reçues. Cette même soif de remise en cause, Carmen Bernand ne se l'épargne pas. Sollicitée par son nouvel éditeur pour signer une histoire de *Buenos Aires* (qui paraîtra en 1997), elle se confronte à un passé qu'elle n'a jamais renié mais qui la happe sitôt débarquée d'Europe. « *Tout m'est revenu, jusqu'à l'histoire officielle apprise à l'école quand j'étais enfant*. » Un second livre, *Buenos Aires 1880-1936. Un mythe des confins* (Autrement, 2001), précise l'univers urbain qui la vit grandir.

Depuis, elle retourne chaque année dans la capitale argentine, visite sa mère – une autre rare effraction personnelle – et vide peu à peu la maison familiale des manuscrits qu'elle y avait laissés naguère. La tentation du roman s'y lit déjà, sur ces cahiers épais qui ignorent presque la rature ou le repentir. La fillette qui imitait l'alexandrin de Racine, la jeune fille qui dévorait en une nuit *Crime et châtiment* et renonça du même coup à une œuvre littéraire personnelle, asphyxiée par un si fort tuteur, on les devine dans sa langue étonnante de fluidité et d'élégance dans son évocation de Garcilaso de la Vega, « *métis exemplaire* », Inca passé à 20 ans du Pérou à l'Espagne de Philippe II, dont la langue castillane l'éblouit dès qu'elle le rencontra, en 1960, étudiant à usage strictement ethnologique ses *Comentarios reales de los Incas*. Un argument majeur pour découvrir cet humaniste mélancolique et comprendre le vertige de ces marges délaissées, dont Carmen Bernand s'est fait un devoir de rendre la grandeur et la vérité, sans caricature pittoresque ou idéologique. ■

PHILIPPE-JEAN CATINCHI

Signalons la parution d'un volume d'hommages, *De l'ethnographie à l'histoire : Paris-Madrid-Buenos Aires. Les mondes de Carmen Bernand* (L'Harmattan, 436 p., 35 €).

## « Le métis exemplaire »

**UN INCA PLATONICIEN**  
**Garcilaso de la Vega 1539-1616**  
de Carmen Bernand

Fayard, 396 p., 22 €.

Il y a juste cinq cents ans, le 20 mai 1506, disparaissait Christophe Colomb, « amiral de la mer Océane », qui ouvrit au vieux monde les perspectives d'un monde nouveau. On sait comment les voyages de découvertes – parti à l'été 1492 à la recherche d'une voie occidentale vers Cathay, Colomb en entreprit quatre en dix ans – préludèrent à une politique de conquête qui privilégia l'acculturation sur le dialogue des civilisations.

Il fut pourtant, avant même l'aventure de Pochontas, des cas de métissage fascinants. Né à Cuzco, fils d'un conquistador venu d'Estremadure et d'une princesse inca, Gomez Suarez Garcilaso de la Vega (1539-1616) quitta sa patrie peu après la mort de son père (1559), que la faillite de ses idéaux plongea dans une fatale et « *irrépressible mélancolie* ». Etabli en Andalousie dès 1561, il va, sur cette terre marquée par le triple héritage juif, maure et chrétien, non seulement traduire en castillan le corpus philosophique du kabbaliste platonicien Léon l'Hébreu, notamment ses toscans *Dialogues d'amour*, mais surtout composer une œuvre magistrale sur les Indiens d'Amérique, principalement l'Empire inca, qui devait, plusieurs siècles durant, alimenter la pensée comme le discours des révolutionnaires latino-américains.

Des *Commentaires royaux*, parus à Lisbonne en 1609, à l'*Histoire du Pérou*, dont la seconde partie est éditée à titre posthume en 1617, on mesure la singularité du propos : présenter deux perceptions temporelles de part et d'autre de la

brèche ouverte par la conquête entre ces mondes appelés, de gré ou de force, à vivre ensemble.

Sans doute fallait-il être métis pour oser ce regard croisé, respecter chacune des logiques que l'intrusion des conquistadors confronte brusquement.

### Exilé volontaire

Il fallait tout le talent de Carmen Bernand pour rendre les enjeux d'une vie vouée à la retraite, Garcilaso de la Vega, exilé volontaire, s'entant sur un sol au terroir formidablement fécond avant que les croisades religieuses ne s'efforcent de le stériliser. Tout son talent de plume pour que l'aventure intellectuelle, audacieuse et captivante, apparaisse si limpide malgré la complexité des enjeux.

S'il se dévore avec une facilité qui étonne, cet essai n'est pas à proprement parler une biographie. Livre d'idées sur la tension créatrice périlleuse entre échanges inégaux, mélanges consentis et résistances souterraines, cet *Inca platonicien* ne cache pas son jeu : ouvert par un surprenant croisement de destins préalables (Juda ben Isaac donc, devenu Léon l'Hébreu, le capitaine Sebastian et la princesse Chimu Ocllo), l'ouvrage affirme d'entrée qu'il s'intéresse moins à une vie qu'à un destin. Celui, qui plus est, d'un écrivain d'exception. Sans doute est-ce la longue familiarité de Carmen Bernand avec l'humaniste – elle le lit, sur le monde inca, depuis quarante-six ans et l'a redécouvert, versant espagnol, près de trente ans plus tard – qui lui permet aujourd'hui l'évidence de sa présentation. Une empathie intellectuelle pour ce « *métis exemplaire* » dont le monde contemporain devrait méditer la hauteur de vue. ■

PH.-J. C.

## LES CHOIX DU « MONDE DES LIVRES »

### LITTÉRATURES

**Ma fille, doktorr Astrophysik**, d'Anna Alter (Calmann-Lévy).  
**Les Femmes du métro Pompe**, de François-Marie Bannier (Gallimard).  
**Mes voyages avec Hérodote**, de Ryszard Kapuscinski (Plon).  
**Notes pour servir à ma biographie**, de Valéry Larbaud (éd. Claire Paulhan).  
**Le Complot contre l'Amérique**, de Philippe Roth (Gallimard).  
**Le Faux Pli**, de François-Olivier Rousseau (Gallimard).  
**Un désir fou de danser**, d'Elie Wiesel (Seuil).

### ESSAIS

**Le Roman secret, André Gide et Marc Allégret**, de Pierre Billard (Plon).  
**Pochontas, princesse des deux mondes**, d'Audrey Bonnet (éd. Les Perséides).  
**Vienne et Berlin à Hollywood**, sous la direction de Marc Cerisuelo (PUF).  
**Marie-Antoinette. Une reine brisée**, d'Annie Duprat (Perrin).  
**Joë Bousquet. Une vie à corps perdu**, d'Edith de la Héronnière (Albin Michel).  
**Difficile Levinas. Peut-on ne pas être levinassien ?**  
de Raphaël Lellouche (éd. de L'Éclat).  
**L'art du pickpocket. Petit précis du vol à la tire**, de Philippe Petit (Actes Sud).